

2) Les habitants successifs de la région Approuague - Arataye un peu d'histoire !

La région des Nouragues est actuellement inhabitée, à l'exception des quelques petits campements d'orpailleurs illégaux, trop difficiles d'accès pour que la gendarmerie n'arrive à les « extirper » hors de la Réserve⁽¹⁾. Ces clandestins ne sont d'ailleurs établis dans le secteur que depuis 2003 – 2004. Pendant les premières années d'installation de la station scientifique, la région était pratiquement « vide » d'occupation humaine, à part deux ou trois barges d'orpailleurs opérant dans l'Approuague. Quelques chasseurs remontaient les rivières, mais ils n'exploitaient généralement que les bordures, à moins de un ou deux kilomètres des berges, ce qui est déjà beaucoup quand on songe à l'effort nécessaire pour transporter à dos d'homme une grosse pièce de gibier jusqu'à la pirogue. En outre les sauts étaient dissuasifs ; pourquoi monter si loin alors que le cours inférieur de la rivière était encore suffisamment giboyeux⁽²⁾ ?

C'est pour ces raisons que nous avons choisi cet emplacement, voulant disposer, pour nos recherches, d'un environnement quasiment indemne de chasse ou d'autres activités dues à l'Homme. Cependant, autant par les archives historiques que par les témoignages des habitants de Régina, ou bien encore par quelques vestiges encore visibles, nous savions que la région avait été déjà habitée. Il fallait donc prendre en considération les impacts éventuels que ces diverses activités humaines auraient pu laisser sur l'environnement, en particulier pour nos recherches sur la dynamique forestière. Mais il était également tout aussi intéressant, cette fois-ci pour des raisons historiques, de savoir qui nous avaient précédés en ces lieux, et dans quelles conditions. C'est d'ailleurs dans cet esprit que nous avons choisi de baptiser la station scientifique du nom des derniers habitants amérindiens de la région, les **Nouragues**.

Dans ce petit texte, les différentes étapes de l'occupation humaines sont abordées de façon chronologique. La documentation est basée sur quelques observations archéologiques réalisées sur place, en particulier par nos collègues de la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles), sur des informations provenant d'anciennes chroniques, comme celle des pères Grillet et Béchamel, qui avaient parcouru la région en 1674, et en très grande partie sur l'article de Pierre Grenand « *Que sont devenus les Amérindiens de l'Approuague ? Réflexions autour d'une histoire peu documentée* »⁽³⁾, basé à la fois sur la compilation d'un grand nombre de texte anciens et sur l'étude des récits historiques des populations amérindiennes actuelles.

Trois périodes principales seront considérées successivement : (1) la période précolombienne, uniquement basée sur des études archéologiques, (2) la période post-colombienne comprise entre le XVI^e siècle et la ruée vers l'or de 1855, et enfin (3) la période allant de la ruée vers l'or jusqu'à nos jours. L'ensemble du bassin versant de l'Approuague a été pris en considération.

(1) Voir chapitre 5

(2) Pendant longtemps, le camp de base de Bertin Migue, alors Chasseur professionnel de Régina, était établi sur la « Grand Crique », affluent rive droite de l'Approuague, situé 25 km (à vol d'oiseau) en aval de l'embouchure de l'Arataye, en bas des sauts Taconnet et Aikoupaï.

(3) Publié dans : **L'histoire de la Guyane depuis les civilisations Amérindiennes**. S. M. Lam Fouck & J. Zonzon eds, Ibis Rouge Editions, 2006.

La période précolombienne

Le développement de l'agriculture en Guyane n'est attesté, de façon formelle et à partir de documents archéologiques, que depuis environ 2000 ans BP⁽⁴⁾, donc plus tardivement qu'en Amérique Centrale (3000 ans BP), que sur les bords de l'Amazone (4500 ans BP) ou que dans le piémont andin (6000 à 4000 ans BP). Avant 2000 ans BP le territoire guyanais était certainement parcouru par des petites populations de chasseurs-cueilleurs, appelés « Paléo-indiens », et les travaux archéologiques récents de Gérald Migeon ont mis à jour, dans la région de Mana, des foyers accompagnés de pierres taillées, datant d'environ 6000 ans BP. Ces populations étaient vraisemblablement réduites, très dispersées, si bien que les vestiges qu'elles ont pu laisser sont infimes et difficiles à mettre en évidence (les plus anciens foyers trouvés sur le plateau des Guyanes, au Venezuela, datent de 14 000 – 12 000 ans BP). Nous savons également, grâce aux travaux menés aux Nouragues par Christophe Tardy, que la région a subi diverses périodes de sécheresse qui permirent le développement d'incendies naturels dont on retrouve les traces sous forme de charbons enfouis dans les sols⁽⁵⁾. Ces paléo-incendies ont eu lieu dans les dernières 12 000 années, c'est à dire après la fin du dernier âge glaciaire, et les principaux d'entre eux sont centrés autour des périodes 10 000 à 9300 BP, 7800 à 7300 BP, 5800 à 5300 BP, 4900 à 4000 BP, et 2000 à 1500 BP. L'analyse anatomique de ces charbons, qui permet également de déterminer les espèces auxquels ils correspondent, montre que, avant 6000 – 5000 ans BP, la forêt n'avait pas tout à fait la même composition floristique qu'actuellement : sa diversité spécifique était moindre et certaines espèces, actuellement typiques des forêts sèches (*Swartzia*, *Tabebuia*...), y étaient relativement plus abondantes qu'aujourd'hui. Les causes de ces incendies sont probablement naturelles (nous avons assisté, en saison sèche 2003, aux Nouragues, à un début d'incendie allumé par la foudre sur un sommet, puis spontanément éteint après 24 heures), mais il n'est pas exclu que certains d'entre eux aient pu être provoqués par les hommes chasseurs-cueilleurs. Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'arrivée de l'agriculture en Guyane coïncide avec une période pendant laquelle de grands incendies naturels s'y sont développés (2000 – 1500 ans BP). Peut-être ces circonstances ont-elles favorisé l'installation des premiers agriculteurs dans les massifs forestiers⁽⁶⁾ ?

L'agriculture exige le plus souvent une relative sédentarité, donc l'établissement de villages, et dans de nombreuses régions du monde, dont la Guyane, elle est associée à la technique des poteries. Les tessons de ces poteries se conservent très bien dans les sols, ils peuvent être datés par des méthodes particulières (fluorescence), ainsi que par les charbons qui les accompagnent (carbone 14). Ils sont relativement faciles à trouver, en particulier en examinant les butes de déracinement après les chutes d'arbres.

(4) BP = « *Befor Present* ». En archéologie, le temps est mesuré à partir de l'époque actuelle et non pas avant JC.

(5) Sous le climat actuel, la forêt est trop humide pour qu'elle puisse brûler et, de mémoire d'homme, aucun incendie n'y a été observé. Pour que cette forêt puisse brûler (en dehors des abatis où le feu est porté après abattage et séchage), il faut envisager une série de sécheresses exceptionnelles, desséchant suffisamment la végétation.

(6) La disposition des charbons dans le sol permet de distinguer ceux provenant d'un incendie naturel (fragments en continuité) de ceux provenant d'un abattis (mélange après travail de la terre).

Aux Nouragues, les premiers restes de poteries furent découverts à l'emplacement même du camp, au moment de notre installation sur les lieux. Des tessons se trouvaient à la surface du sol, à la rupture de pente, là où a été construit l'actuel carbet de Wémo. D'autres furent collectés par Guy Mazière (DRAC), 15 m plus loin et sous quelques centimètres de terre, à l'emplacement du carbet « Palicourea ». Un ancien foyer de cuisine fut mis en évidence un

peu plus tard près du poste météo et, au cours de la construction du carbet « Bois de rose », nous découvrîmes un trou d'environ 75 cm de diamètre et environ 1 m de profondeur, rempli de gros fragments de bois brûlé et de nombreux tessons de poteries. D'après Pierre Grenand, il pourrait s'agir d'une tombe⁽⁷⁾. Nous avons choisi ce site pour sa position intéressante, mais d'autres avaient fait le même choix, bien avant nous ! Les différentes datations faites à partir des charbons, situent l'époque de cette occupation humaine à 1355 ans BP (camp), et 1140 à 1080 ans BP (crique cascade). Un « atelier » de taille de quartz a été fouillé par Gérard Migeon. Il était situé dans un abri sous roche de toute petite taille, 1200 m à l'est du camp CNRS, un peu au dessus de la cascade. Il contenait une grosse pierre servant d'enclume, et une autre, servant de percuteur. Des petits éclats de quartz se trouvaient à côté et le nodule ayant fourni la matière première a été identifié à 120 m en aval, inclus dans la roche granitique d'où il émergeait, juste en amont de la cascade. Il s'agit d'un bloc de quartz laiteux, d'environ 60 cm de diamètre, dont toute la partie émergente a été « rognée » par les artisans de l'époque. On sait, que des éclats de quartz pouvaient servir de grattoirs, et que les râpes à manioc (grages) étaient confectionnées par des petits fragments de cette roche, incrustés dans une pièce de bois. Entre l'atelier de taille et le haut de la cascade se trouvent plusieurs polissoirs et nous avons découvert, non loin de là, au fond de l'eau, deux haches de pierre assez grossières (Fig xx). Trois cent mètres en amont, de grands éboulis granitiques forment plusieurs abris sous roches sous lesquels nous avons trouvé quelques fragments de poterie (urne funéraire ?) ainsi que les restes de deux platines à manioc.



Haches polies trouvées dans le petit bassin de la crique cascade, aménagé pour retenir l'eau alimentant la micro-turbine.



Fragments de platine à manioc trouvés sous le porche d'un abri sous roche.

D'autres débris de poteries furent collectés, d'une part dans la vallée de la crique Nourague, le long du chemin allant vers les cambrouzes, et d'autre part sur le « plateau « Balanfois » environ 100 à 200 m au dessus des cambrouzes (xx, fig. xx). Ces derniers tessons ont été datés par thermoluminescence : 4 entre les années 1447 et 1495 (c'est-à-dire environ 500 à 550 BP) et un cinquième vers l'année 1695. Il faut cependant remarquer que la technique de thermofluorescence est moins précise que celle du radiocarbone et qu'elle nécessite un grand nombre d'échantillons pour être statistiquement valable.

(7) Chez plusieurs peuples amérindiens le cadavre était d'abord assis dans une fosse, avec ses armes et des offrandes de nourriture. Les ossements étaient récupérés plus tard, brûlés et placés dans une urne, ou bien dispersés.



Polissoirs (en fuseau et en cuvette), crique Kouak, à côté du camp Inselberg.



Polissoirs (fuseau au fond d'une cuvette) crique cascade, à 1100 m du camp Inselberg.



Polissoirs, crique « citron », proche du camp d'écotourisme Arataï. On peut remarquer que les polissoirs proches de la rivière sont plus grands et plus profonds que ceux situés à proximité de l'inselberg.

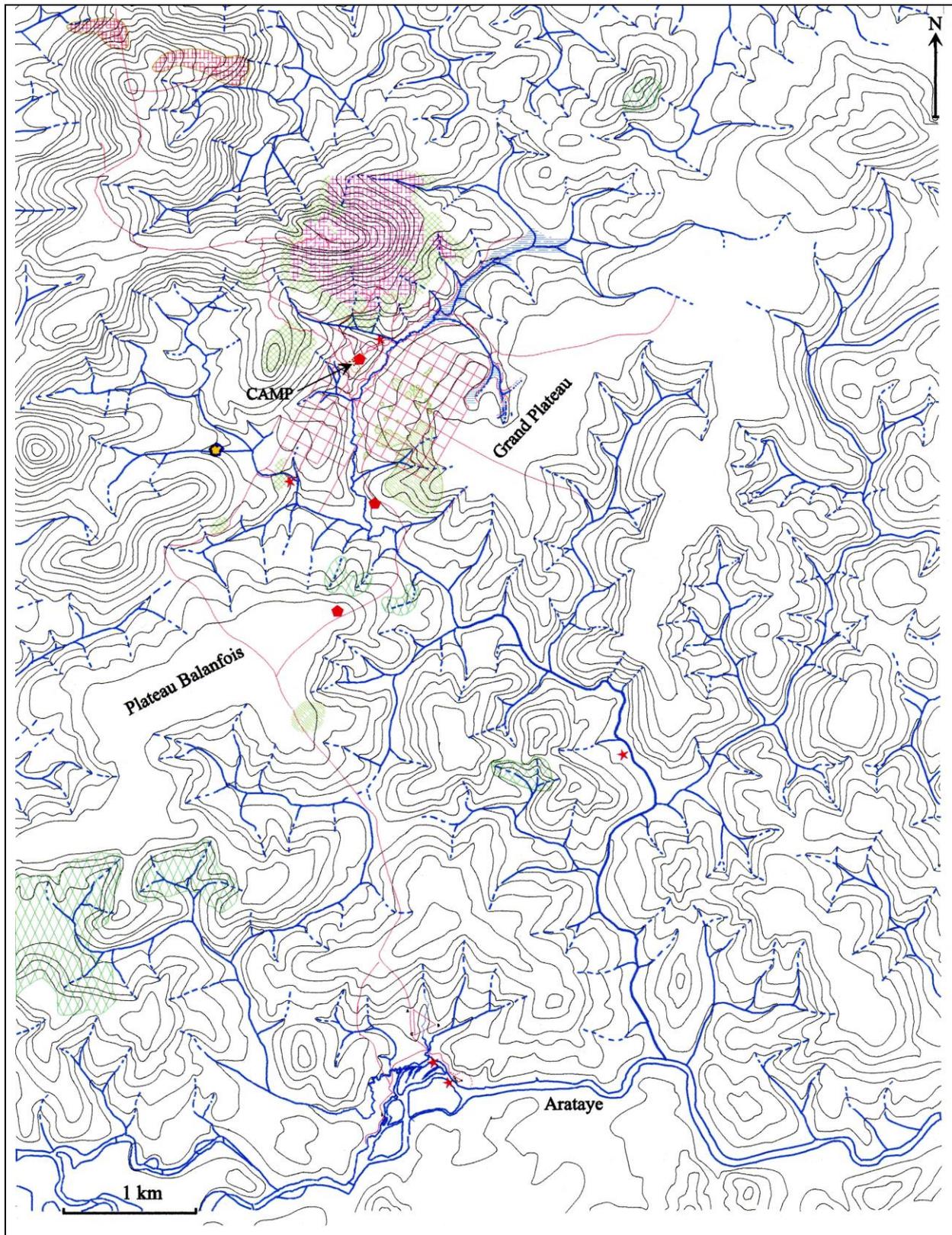


Polissoirs situés sur l'Arataye, au bas du saut Pararé. Les différents types sont probablement liés à des usages différents.



Rognon de quartz émergeant de la masse de granite. On peut remarquer les traces de prélèvements d'une partie du quartz, pour la taille d'outils.

Cascade des Nouragues.



Zone de recherche de la Station des Nouragues. Au nord, proche de l'inselberg, camp « Inselberg » et quadrats écologiques. Au sud, en bordure de la rivière Arataye, site « Pararé ». Étoiles rouges : polissoirs ; pentagones rouges : tessons de poteries ; pentagone jaune : fragments d'urne. Quadrillage rouge : affleurements granitiques de savanes roches ; hachuré horizontal bleu : pinotières ; hachuré vert : forêts de liane ; fin quadrillage vert : forêts basses ; large quadrillage vert : cambrouzes. Les courbes de niveau sont tracées tous les 20 mètres, la plus basse, proche de la rivière Arataye, est à 40 m.

Nous avons observé des polissoirs en de nombreux endroits. Outre ceux trouvés au dessus de la cascade, nous en avons découvert en aval de la crique « Kouak », à 30 m de son embouchure, sur la crique Nourague, avant sa confluence avec la branche venant de l'est, en bordure de la rivière Arataye, sur des roches émergentes, le long de la crique Sable (affluent Rive droite), ainsi que dans la crique Citron, proche de l'ancien camp d'écotourisme de l'Arataï. Malheureusement il est impossible de dater les polissoirs.

La présence de poteries et de deux platines à manioc attestent que le secteur du camp Inselberg a été occupé par des agriculteurs, au moins entre 1300 et 500 ans BP. L'histoire des peuplements humains d'Amazonie est faite de successions de migrations et de petits déplacements, occasionnant, assez régulièrement et bien souvent après des conflits, l'occupation d'une région anciennement occupée par une autre ethnie. Il est donc probable que les restes archéologiques trouvés dans les environs de la station des Nouragues, tout au moins aux abords de l'inselberg, aient été laissés par des populations antérieures à celle des Nouragues.

La période post-colombienne, jusqu'à la ruée vers l'or de 1855

D'après les documents historiques recueillis par Pierre Grenand, la population de ce qui correspond à l'actuelle Guyane Française, au tout début du XVI^e siècle⁽¹⁾, devait avoisiner les 30 000 habitants. Outre quelques petits groupes de « paléo-indiens » chasseurs-cueilleurs, le gros de la population se divisait en trois grandes familles linguistiques : les **Arawak**, probablement les plus anciennement établis (dès le III^e siècle de notre ère ?), les **Karibes**, et les **Tupi-Guarani**. De nos jours, ces trois familles linguistiques sont toujours représentées en Guyane malgré la disparition d'un très grand nombre d'ethnies. Pierre Grenand en a relevé 74 noms pour la Guyane et l'Amapa, mais il fait remarquer qu'il existe des synonymies dues à diverses transcriptions, et que certaines appellations correspondent à des clans différents appartenant à une même ethnie.

Pendant presque tout le XVI^e siècle, les passages des européens le long de la côte des Guyanes étaient assez sporadiques, essentiellement réalisés par des navigateurs anglais, hollandais, portugais et français (surtout normands) se livrant à la « traite », c'est-à-dire au commerce basé sur l'échange de denrées. Mais les populations côtières des Guyanes se trouvaient déjà indirectement soumises à l'influence des conflits se produisant plus au nord, la conquête espagnole provoquant la fuite de certains peuples vers le sud. Ce n'est que vers la dernière décennie du XVI^e siècle que les contacts s'intensifièrent entre les occidentaux et les populations Amérindiens vivant le long de la côte des Guyanes.

Au milieu du XVII^e siècle, environ 3000 habitants occupaient l'espace compris entre l'embouchure de la Conté et celle de l'Oyapock, mais ces populations étaient probablement déjà en déclin.

Lors du recensement de vendémiaire 1798, environ 150 ans plus tard, il ne restait plus que 250 amérindiens dans le même secteur.

Les chroniques anciennes indiquent que, contrairement aux peuples vivant dans les estuaires marécageux, dont les villages pouvaient atteindre plusieurs centaines d'habitants, les peuples

de l'intérieur étaient organisés en petites unités d'une soixantaine de personnes, soit quelques familles dont les cases entouraient une construction commune appelée « carbet ». Le carbet était destiné aux hommes, aux voyageurs, et aux activités cérémonielles. Ces petits villages n'étaient pas très éloignés les uns des autres (une dizaine de kilomètres), ils étaient liés entre eux par de puissants liens, et certains chefs avaient une autorité s'exerçant sur plusieurs centaines de km². Outre ces liens intra-tribaux, des alliances commerciales et guerrières pouvaient être tissées entre plusieurs ethnies, associées à de grandes fêtes. Il existait deux réseaux relationnels dans l'Est de la Guyane, l'un côtier, entre Cayenne et le Sud de l'Amapa, l'autre à l'intérieur des terres, allant de la Conté au haut Oyapock et au Camopi (puis vers le Jari au Brésil), passant par la région de l'Arataye. Les guerres intertribales étaient fréquentes, au moins jusqu'au début du XVIII^e siècle, mais se soldaient par quelques escarmouches, leur but essentiel, au delà des vengeances formelles, étant le rapt des femmes. Certaines ethnies cherchèrent assez tôt à s'allier aux européens, de façon à profiter de leurs armes à feu, ce qui aboutit parfois à des massacres. Mais le plus gros de la mortalité fut provoqué par l'introduction de nouvelles maladies. Certaines ethnies (Nouragues, Galibis Akokwas ...) pratiquaient l'anthropophagie rituelle, mangeant leurs prisonniers de guerre, alors que d'autres (Arouas, Yayos ...) ne le faisaient pas. Leurs armes principales étaient l'arc et la massue (boutou).

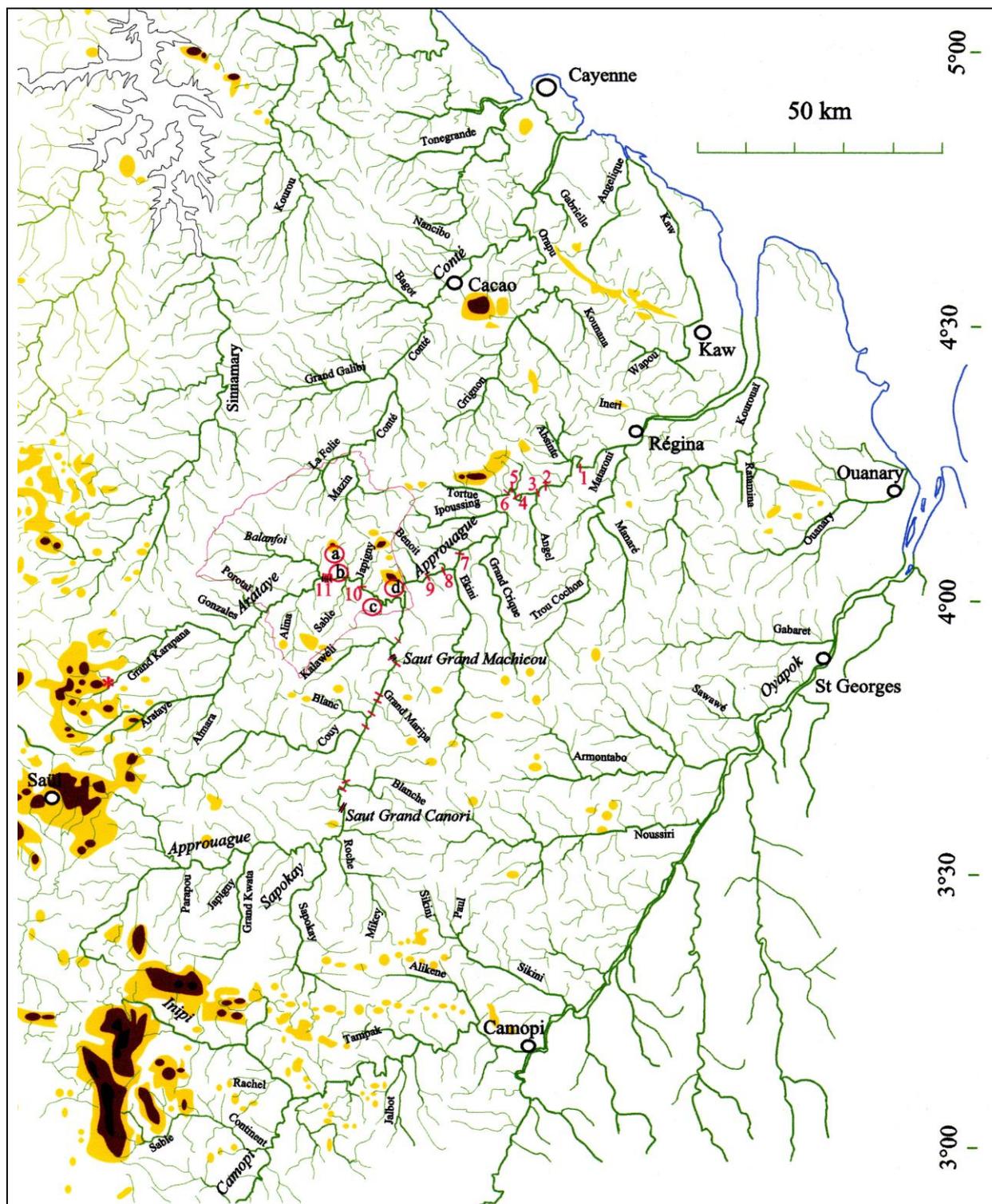
Pour s'en tenir à la région de l'Approuague, au sens large (bassins des rivières de Kaw, Orapu, Comté, Ouanary et Approuague), toujours d'après Pierre Grenand, près d'une dizaine d'ethnies, appartenant aux trois grandes familles linguistiques citées plus haut, y vivaient. Ces différents peuples sont passés ici en revue, en les regroupant par catégories.

Les peuples côtiers :

- Les **Galibi** (= Karibe), de la famille linguistique Karibe, actuellement appelés « Kali'na », sont signalés au XVII^e siècle dans l'estuaire de l'Approuague ainsi que le long de la rivière de Kaw ou le bas de la Conté où ils ne formaient, dans ces lieux, que des petites populations dispersées. Il s'agissait cependant d'une ethnie importante, essentiellement répartie le long de la côte entre l'Orénoque et Cayenne. Les Galibis étaient en cours d'expansion au moment de l'arrivée des occidentaux et faisaient, alors, de nombreux raids dirigés vers d'autres peuples, en particulier entre Cayenne et l'Amapa. Après quelques conflits avec les occidentaux, pendant le premier siècle de colonisation, ils s'allièrent à eux et leur langue constitua la base du jargon servant aux traiteurs dans l'ensemble de la Guyane. Ils furent alors employés comme guides, catéchistes, chasseurs ravitailleurs *etc.* Lors de leur voyage dans la région des Nouragues, en 1674, les pères Grillet et Béchamel étaient accompagnés, depuis Cayenne jusqu'à l'entrée du territoire des Nouragues, par des Galibis qui servaient à la fois de guides et d'interprètes. Le père Béchamel parlait d'ailleurs lui aussi le Galibi.

- Les **Sapayes** (= Chebaio, ou Sebaio) et les **Arawakes** (= Arouagues), tous deux de la famille linguistique Arawake, étaient probablement très anciennement établis le long de la côte, depuis Trinidad jusqu'à l'Amazone. Les Sapayes furent chassés de l'île de Cayenne par les Galibis et certains d'entre eux s'intégrèrent à un clan Arawak, formant le groupe des Sabayo. Ces peuples, qui formaient de grands villages et construisaient des habitations communautaires sur pilotis, étaient liés aux marais où ils pratiquaient une agriculture particulière sur les terres basses. Certains d'entre eux occupaient le Mahury et le bas Approuague et, vers la fin du XVII^e siècle, ils se fondirent, sur place, avec des Galibis ainsi qu'avec certains Amérindiens réfugiés venus de l'Amazone. Le nom du village de Roura dérive de la déformation d'*Arouague* (synonyme de *Arawakes*).

(8) Vincent Pinzon fut le premier navigateur occidental à passer devant la côte des Guyanes, en 1500, lors de son voyage vers l'embouchure de l'Amazone. En 1503 le navigateur normand Paulmier de Gonneville séjourna près d'un an le long des côtes brésiliennes, guidé par deux pilotes portugais.



Cartographie de la région Approuague, limitée à l'est par l'Oyapock, et à l'ouest par les bassins des Kourou et Sinnamary, et par le massif de Saül. La Réserve des Nouragues est limitée par un trait rouge. Les sauts principaux de l'Approuague et de l'Arataye sont figurés par des traits rouges : 1 *Saut Tourépé*, 2 *Mapaou* et « *Pissé le Sang* », 3 *Athanase*, 4 *Petit Mathias*, 5 *Grand Mathias*, 6 *Colonis*, 7 *Aïcoupai*, 8 *Canari*, 9 *Taconet*, 10 *Japigny*, 11 *Pararé*. 'a' camp Inselberg, 'b' camp Pararé, 'c' camp écotourisme, 'd' ancien village de *Pierrette*. La montagne couronnée proche du site « *Bagdad* » sur la Grand Karapana est figurées par une étoile rouge, entre le village de Saül et la Réserve des Nouragues.

- Les **Yayos** (= Yao, Iaios, ou Hyayes) de la famille linguistique Karibe, étaient un peuple de marins, maîtrisant la navigation en mer. Ils haïssaient les Galibis et avaient fui les Espagnols de Trinidad en venant se réfugier, dans le dernier quart du XVI^e siècle, entre le Maroni et l'Oyapok, certains vers l'Approuague. Ils furent ainsi les premiers à introduire les objets européens dans la région. Leur chef Anakayouri forma des alliances durables, dans une sorte de confédération, avec les peuples de la côte (Sapayes, Arawak, Palikour). Au début du XVII^e siècle plusieurs Yayos parlaient français et anglais, et certains avaient fait la traversée océanique.

Les peuples de l'intérieur :

- Les **Karan** (= Caranes ou Kalana), peuple mystérieux, considéré comme ennemi par toutes les autres ethnies, auraient fait partie d'une migration venue de l'ouest du plateau des Guyanes. Ils étaient probablement de langue Tupi-Garani, les Pères Grillet et Béchamel rapportant, d'après les dires des Nouragues et des Akokwa, que ces derniers « entendaient » leur langue. C'est aux Karan que sont attribués les aménagements des montagnes couronnées des Guyanes (sites fortifiés). L'une d'elles est d'ailleurs signalée par Abonnenc (1952) en bordure de la crique Grand Karapana (affluent de l'Arataye), au lieu dit « Bagdad », non loin du tracé de la piste de Saül, au sud-ouest de la réserve des Nouragues. Au début du XVII^e siècle les Karan étaient centrés entre l'Ekiny (affluent de l'Approuague) et les affluents rive gauche de l'Oyapock, et s'opposaient à la pénétration des traiteurs dans cette région. Plus tard, au début du XVIII^e siècle, ils étaient entre la Conté et l'Oyapok, leur limite sud se situant vers le Camopi. Après l'assassinat de quatre Français par les Karan, une expédition punitive fut organisée en 1702, comprenant 15 soldats français et une centaine d'alliés Amérindiens. Les Karan furent poursuivis jusque dans le Haut Oyapock où dix femmes et huit enfants furent capturés ... « quatre de ces Indiens ont été tuez en se deffendant, il (le Sieur Buzay, chargé de cette expédition) a bruslé leurs habitations et tous les vivres qui y estoient plantez ». Après une paix, conclue en 1714, quelques familles rejoignirent les missions jésuites de St Paul de l'Oyapock, alors que les autres se réfugièrent vers les sources de l'Oyapock. Ce groupe fut exterminé au début du XIX^e siècle par les Wayampi, lors de leur immigration du Brésil vers le sud de la Guyane. Il faut remarquer que la fraction des Wayampi habitant actuellement le Haut Oyapock arriva du Brésil en 1817 pour fuir l'enrôlement militaire que les Portugais voulaient leur imposer (en représailles de l'invasion du Portugal par les armées napoléoniennes, les portugais occupèrent la Guyane entre 1809 et 1817).

- Les **Nouragues**, (= Norack), de la famille linguistique Tupi-Guarani, n'occupèrent le bassin de l'Approuague qu'à partir du début XVII^e siècle. Ils occupaient précédemment la région des grands sauts de l'Oyapock où ils étaient en hostilité constante avec les ethnies du bas fleuve (peut être avec les Karan ?). De langue Tupi-Guarani, ils faisaient partie d'un ensemble culturel important incluant les Akokwa, Maouriou, Piriou, et Win, tour à tour alliés et antagonistes. Les Nouragues, *strictus sensus*, dominèrent le bassin de l'Approuague pendant 200 ans. Leurs plus proches parents actuels sont les Emerillons du Camopi et du Tempoc. Ils n'habitaient que les régions de terre ferme, à partir du saut Tourépé, laissant l'aval aux autres ethnies. En amont ils atteignaient la crique Sapokay et, plus en aval, le bas Arataye, la haute Conté et l'Orapu. Ainsi, ils furent la première ethnie de l'intérieur visitée par les Galibis puis, plus tard, par les missionnaires et les traiteurs européens. Ils contrôlaient un chemin commercial allant de la Conté au Jari (affluent de l'Amazone), traversant l'Arataye et remontant l'Approuague, et devinrent, un temps, la « chasse gardée » des traiteurs qui allaient à la recherche du cacao sauvage et de la salsepareille⁹. Mais à partir de 1740, l'Approuague fut délaissé par les traiteurs, au profit de l'Oyapock, ce qui entraîna l'abandon de nombreuses

pistes forestières entre la Conté et l'Oyapock. Les Nouragues étaient un peuple lié aux rivières, bien que les voyageurs les dépeignent comme de piètres piroguiers, leurs embarcations étant le plus souvent faites en écorce. Ils ne vinrent jamais s'installer sur les missions jésuites.

Les pères Grillet et Béchamel, qui les visitèrent en 1674, laissèrent un récit instructif, tant sur la vie de ce peuple que sur l'état d'esprit des premiers colonisateurs. Ils estimaient leur population à 500 ou 600 individus. Des extraits de leur chronique sont exposés un peu plus loin.

- **Maouriou** (= Mawaria, Maorous, Maroyous, ou Macourious), **Mersiou** (= Mercieux), **Emerillon** (= Meriou, Moreyou, ou Miriou). D'après Pierre Grenand, ces trois dénominations, ainsi que leurs nombreux synonymes, recouvrent - avec cependant quelques ambiguïtés - une seule et unique population de langue Tupi-Guarani. L'étymologie de l'un de leur nom les désigne comme « peuples du coton », c'est-à-dire qu'ils cultivaient cette plante, qu'ils filaient pour en faire des hamacs tissés, technique ignorée des peuples de la côte qui tissaient leurs hamacs avec d'autres fibres (lianes). Ils auraient été subdivisés en une quinzaine de clans, largement distribués, avec une grande mobilité, certains d'entre eux ayant occupé, avant et un peu après l'arrivée des occidentaux, l'arrière pays de l'île de Cayenne ainsi qu'une zone située entre l'Arataye et le Maroni. Rappelons que ce grand groupe était culturellement proche des Nouragues et des Akokwa.

- **Akokwa** (= Acoquas, Acoquois, ou Acocoua). Très proches des Nouragues, ce peuple, estimé en 1674 par les pères Grillet et Béchamel entre 500 ou 600 individus, occupait les sources de l'Approuague en amont de la Sapokay, jusqu'à l'Inipi, et une partie du Camopi. Ils furent regroupés au XVIII^e siècle à la mission Jésuite de Ste Foy, sur le Camopi, avant de se fondre avec les autres Amérindiens des missions de l'Oyapock. D'autres furent absorbés par les Emerillons.

(9) La salsepareille (liane épineuse du genre *Smilax*, famille des Smilacaceae) était recherchée, à partir de la fin du XVII^{ème} siècle, pour ses vertus curatives contre la syphilis. Le nom français dérive de l'espagnol *zarza de Parillo*, c'est-à-dire la « ronce de Parillo », médecin ayant découvert les propriétés de cette plante. Le principe actif est contenu dans les racines.

Chronique des pères Jean Grillet et François Béchamel

Après de multiples tentatives de colonisation française, démarrées dès la fin du XVI^e siècle et soldées par des conflits avec les amérindiens, des massacres et des mutineries entre colons, Cayenne fut repris aux Hollandais en 1664 sous l'ordre de Louis XIV. L'encadrement « des âmes des Français et des sauvages » fut alors confié aux Jésuites, ceci jusqu'en 1762, date de leur disgrâce, mais ces religieux avaient été précédés par des prêtres Capucins dès 1641 ou 1642. Les premiers colons, dont certains étaient des anciens flibustiers reconvertis à l'agriculture, ne comptaient alors que quelques centaines d'Européens. Les missionnaires Jésuites, qui avaient déjà une grande expérience du contact avec les Amérindiens, dans les Antilles et sur les côtes proches de l'estuaire de l'Orénoque, entreprirent aussitôt l'évangélisation du pays. C'est ainsi que deux d'entre eux, les pères Jean Grillet et François Béchamel, partirent dans l'intérieur de la Guyane en 1674. Le père Grillet, ancien Supérieur de la Mission de Cayenne, demanda à être accompagné du P. Béchamel, ce dernier parlant très bien le Galibi et ayant de bonnes dispositions pour les langues. Les extraits de leur voyage proviennent, d'une part des *Voyages et Travaux des Missionnaires de la Compagnie de Jésus (Vol I)* publiés en 1857, et d'autre part de certains passages de leur récit, cité par Artur (17xx).

Le départ de Cayenne eu lieu le 25 janvier 1674. La petite équipe était composée des deux missionnaires, trois esclaves noirs (leurs domestiques) et trois Amérindiens Galibi chargés de leur servir de guides et d'interprètes. Ils commencèrent par remonter le Mahury en canot et s'engagèrent dans la rivière d'Uvia (l'actuelle Oyac ou Conté). D'après leur récit, ils emportaient pour 10 jours de vivres « *de la cassave⁽¹⁰⁾ et de la pâte d'ouïcou⁽¹¹⁾* », un fusil, leurs hamacs, un appareil servant à relever les latitudes⁽¹²⁾, et une caissette contenant des « *marchandises de traite, haches, couteaux, hameçons, et rassades (verroterie)* ». Pour le reste, poisson et gibier, ils comptaient sur « *l'adresse de leurs indiens* ». On apprend dans leur chronique que pendant les 12 premiers jours de voyage ils n'obtiendront que deux poissons et deux oiseaux ! Après une journée de navigation ils font halte chez des Maprouanes (une trentaine de personnes), ethnies originaires du bas Amazone, ayant fui les persécutions des Portugais et venue se réfugier en Guyane, ce qui témoigne bien des grands désordres que les peuples Amérindiens subissaient déjà dans toute la région. Bientôt, « *à douze lieues de l'embouchure de l'Uvia* », ils rencontrent une petite montagne (probablement l'actuel village Cacao) occupée par un Galibi appelé *Maure*. Après encore trois jours de navigation ils parviennent à l'habitation d'un autre Galibi (un homme, une femme et leurs enfants, dont un très malade) qui sont dans un état lamentable, avec rien à souper ce jour là. Enfin, après s'être engagés le 4 ou 5 février dans la « *Rivière des Nouragues* » (l'actuelle Crique Mazin, gros affluent de la Conté prenant ses sources dans le nord de la Réserve Naturelle des Nouragues), ils atteignent le premier village Nourague le 5 février, après 12 jours de voyage (dont quelques jours de haltes).

« Nos Galibis nous ont servi dans ce voyage avec beaucoup de respect ; ils nous introduisirent auprès du capitaine de ces premiers Nouragues, auquel nous donnâmes une hache, pour faire alliance avec lui. Ces indiens ne se souvenoient point d'avoir vu avant nous aucun François dans leur pays ; de sorte que les femmes et les filles, qui n'avoient point fait le voyage chez les Galibis nos voisins, furent bien étonnées de nous voir. S'il falloit juger de toute la nation par ceux-ci, on pourroit dire que tous les Nouragues sont très-doux et très-affables. Il y en avait qui parloient fort bien galibi et qui nous servoient d'interprètes. Ils firent tout ce qu'ils purent pour nous bien traiter ; mais leur chasse ayant été malheureuse, nous n'eûmes que de la cassave et un peu de viande dans un de nos repas, avec de grandes marques de leur bonne intention ».

A ce point du voyage, les trois Galibis s'en retournent chez eux, avec l'un des trois esclaves domestiques qui ramènera le canot, et ce seront trois jeunes Nouragues, dont l'un parlait galibi, qui accompagneront les deux missionnaires et leurs deux domestiques pour leur servir de guides et porter leur bagage. Les missionnaires poursuivent... « *le 8 février, ayant du pain (= cassave) et de la pâte d'ouïcou pour quatre jours, nous nous mîmes en route avec nos conducteurs, pour faire vingt-quatre lieues (90 km ⁽¹³⁾) à travers une chaîne non interrompue de montagne. Cet espace, les Nouragues le parcourent quelquefois en un jour et demi ; mais ordinairement ils y emploient deux à trois jours, lorsqu'ils ont des femmes en leur compagnie* ». Cette petite chaîne correspond aux Montagnes Balanfois, puisqu'ils vont passer dans le bassin de l'Arataye. Venant de la crique Mazin, et devant traverser l'Arataye, il est plus vraisemblable qu'ils aient évité la crique Balenfois et qu'ils soient passés non loin du secteur occupé par l'actuelle station scientifique, comme l'indique d'ailleurs la carte de leur itinéraire, publiée par D'Anville en 1729.

(10) La cassave est une galette de manioc, desséchée, qui peut être conservée assez longtemps, c'est la base de la nourriture des Amérindiens, au même titre que le pain ou le riz chez d'autres peuples.

(11) La pâte d'ouïcou est un concentré, humide, en cours de fermentation, à base de manioc et de patate douce, souvent additionnée de fruits, servant à préparer certaines bières. Il suffit d'en mélanger à de l'eau pour avoir une boisson légèrement fermentée.

(12) Le Père Grillet est l'inventeur d'un appareil portatif (planchette graduée orientable) servant à mesurer la latitude sans avoir à prendre de repère sur l'horizon, ainsi que d'une méthode permettant de mesurer la longitude, basée sur le léger décalage de temps séparant le coucher du soleil et le lever de la pleine lune. Il en donne une description succincte dans une lettre à un confrère. Les quelques mesures qu'il indique au cours de son récit sont fausses, mais ces erreurs sont peut-être attribuables à des mauvaises retranscriptions faites après la mort des deux missionnaires ? Néanmoins, leur travail d'exploration servit, à l'époque, à améliorer la carte de la Guyane.

(13) Le père Grillet évalue les distances en comptant les détours et circonvolutions des chemins et des rivières. En outre, comme de nombreux voyageurs, il surestime certainement les distances parcourues en forêt. Ils vont franchir, à vol d'oiseau, une quarantaine de kilomètres pour se rendre au village d'Imamon, alors qu'il en annonce 90 (la lieue de Paris est équivalente à 3,898 km).

C'est au cours de la traversée de ce massif qu'ils sont rattrapés « à la seconde couchée » par un Français de Cayenne, accompagné de 7 Galibis et parti de Cayenne le 27 janvier, porteur d'une lettre de l'Evêché. « *Ce François, extrêmement fatigué de sa journée, laissa, le lendemain, partir devant lui les Indiens qui l'accompagnoient, et se joignit à nous* ». On apprend que cet homme était venu pour faire du commerce et que plus tard ... « *Le Français à son retour y perdit toute sa traite, son canot ayant chaviré (dans l'Arataye) ; il est vraisemblable que les Indiens n'étoient pas contents de lui* ». Le 10 février, après deux jours de marche, les missionnaires arrivèrent à l'Arataye qu'ils traversèrent dans un faible canot ... « *et avec grand danger de périr, la rivière Aratai, qui est assez large, très rapide et très-profonde* ». Le lendemain, après avoir donc dormi pour la troisième fois en forêt, ils arrivent à la case d'un Nourague nommé **Imamon**. Il s'agit d'un Piaye (chamane), célèbre dans toute la contrée. Cette case était située au bord d'une petite rivière, appelée « Caraoribo » (vraisemblablement l'actuelle crique Kalawéli), en un lieu assez proche de la confluence de ce cours d'eau dans l'Approuague. Les deux missionnaires vont y séjourner un mois. C'est là qu'ils devront se défaire de leurs trois guides (dont le jeune **Paratou**), qu'ils regretteront par la suite, les suivants étant apparemment moins dociles. « *Aussitôt après qu'ils fussent partis, nous fîmes amitié avec le capitaine de cette tribu (le capitaine, **Camiat**, était le père de leur hôte Imamon), en lui présentant une hache ; celui qui vient après lui est le capitaine des Nouragues d'Uvia (l'actuelle Conté). Camiat étoit venu le lendemain de notre arrivée dans l'habitation de son fils, car la sienne est sur la rivière d'Approuague. Il peut être âgé de soixante ans, et est encore vigoureux ; son visage, quoique maigre, est guerrier mais barbare. Il se montre fort indifférent à l'égard des étrangers, quoique d'une humeur assez douce envers les siens ; selon la coutume du pays, il donne le bonjour et le bonsoir à tous, sans exception, depuis le plus vieux jusqu'aux enfants de quinze ans.*

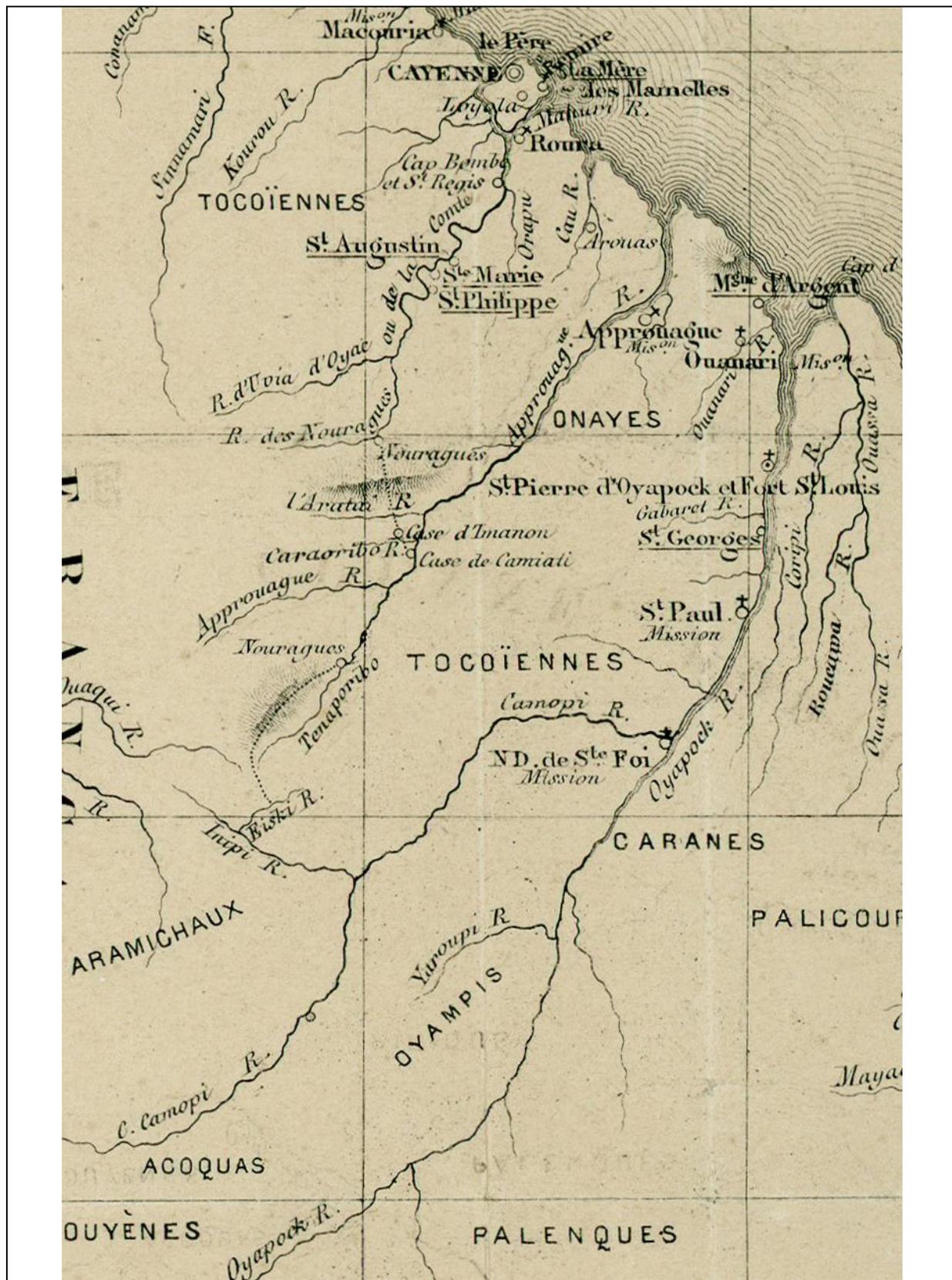
Le capitaine nous fit espérer, lorsque son canot seroit prêt, de nous conduire jusqu'aux Acoquas, où il prétendoit aller lui-même. Il ne demandoit que dix jours pour achever ce canot ; mais quoique nous sussions bien la manière de compter des Indiens, qui sont trois mois à faire ce qu'ils pourroient exécuter en dix jours, nous résolûmes cependant de rester avec lui : d'abord pour être sous sa protection ; ensuite afin de lui persuader, si nous voyons qu'il différât trop, d'emprunter un autre canot, qui étoit à cinq journées de là ; et enfin pour apprendre, autant qu'il nous seroit possible, la langue des Nouragues. Cet idiome, à ce qu'on nous assura, est le même, à peu de différence près, que parlent les Acoquas et les Mercieux ... La prononciation de cette langue est fort douce ; mais celle des Nouragues a quantité de mots, dont les uns se prononcent avec des aspirations fort rudes, les autres, avec les dents serrées, ou du nez ; et quelquefois on trouve ces trois difficultés dans le même mot ».

Pendant que le Père Béchamel s'exerce à l'apprentissage de la langue nourague, le père Grillet prépare « *un récit abrégé sur la création du monde, pour faire connoître à cette nation Dieu, son créateur* ». Les deux missionnaires leurs chantent le Magnificat et d'autres chants religieux. « *Ils en furent si contents, que dans la suite nous chantâmes d'ordinaire des hymnes*

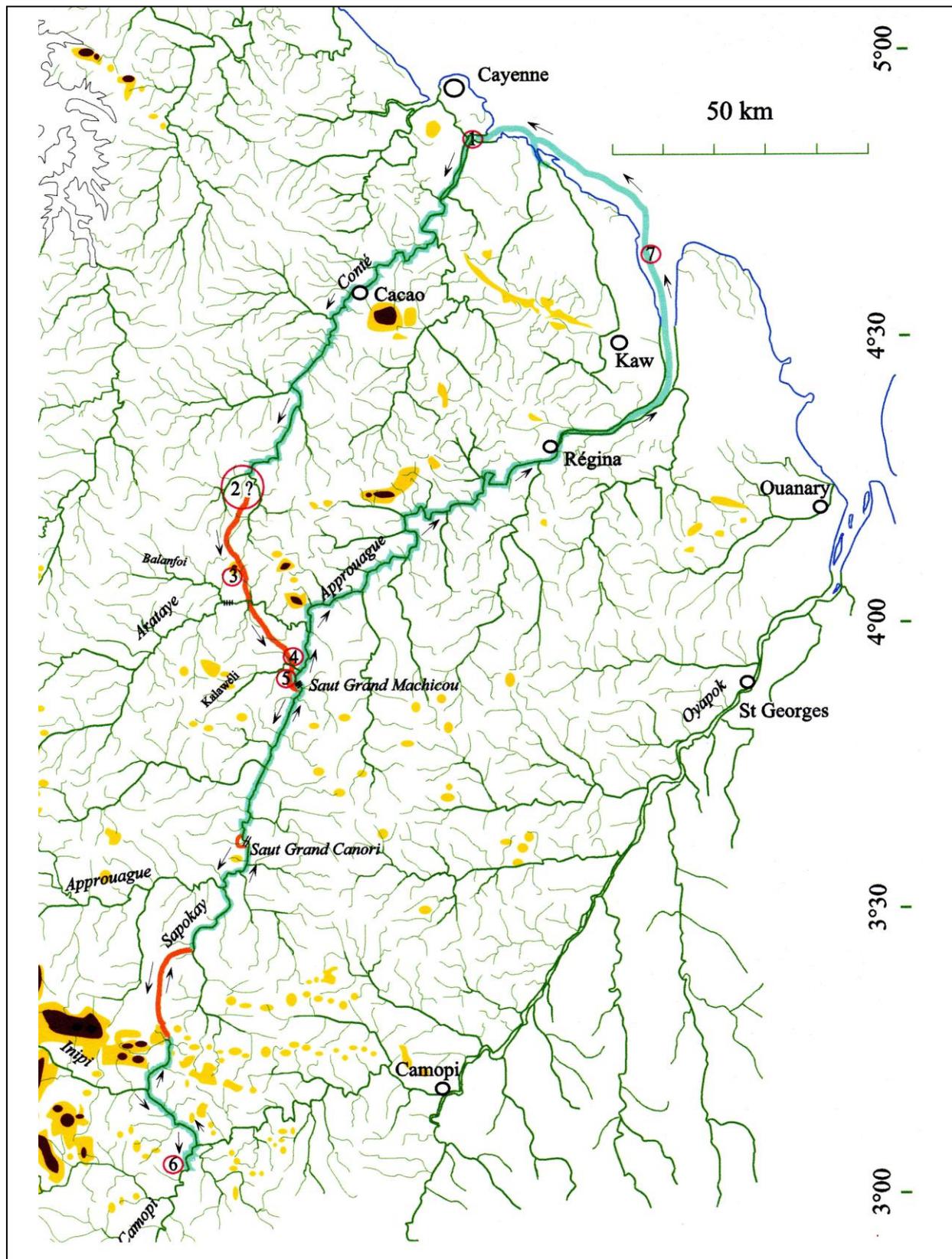
trois fois par jour, avec une grande satisfaction de leur part. Il y en eut même quelques-uns qui apprirent à répondre aux litanies de la sainte Vierge, que nous chantions tous les soirs ».

Devant les retards de fabrication du canot qui leur était promis, ils obtinrent de Camiati de poursuivre leur voyage en utilisant un autre canot, et avec seulement un petit nombre de personnes. Le père Béchamel partit donc en avant, vers ce canot, et le père Grillet resta encore 15 jours chez Imamon, avec le capitaine Camiati. Enfin, le 15 mars, il rejoignit la case de Camiati, qui était située au bord de l'Approuague, à seulement trois lieues de marche (12 km), dans un village où vivaient 24 personnes. Le père Grillet partit vers la case de Camiati à pied, alors que ce dernier rejoignit son domicile en pirogue, tout cela indiquant bien que la case d'Imamon était assez proche de l'embouchure de la Kalawéli. Il est vraisemblable que le village où habitait Camiati se trouvait dans les environs du saut Grand Machicou.

C'est dans ce village qu'un incident survint. Durant la nuit, un serpent s'introduisit dans le lieu où ils étaient couchés et mordit un chien de chasse, animal de prix chez les Amérindiens, qui mourut après trente heures. Camiati ainsi que deux autres ... *vieux Indiens qui témoignaient ne point prendre plaisir (à leur instruction) ... firent semblant de croire que les hymnes que l'on y chantoit tous les jours avoient attiré ce serpent, et il fallut se contenter dans la suite de faire réciter simplement la prière à ceux qui le voulurent bien.*



Portion de la carte de Guyane indiquant en pointillé les passages des pères Grillet et Béchamel en 1674. Carte publiée en 1857 par la Compagnie de Jésus, d'après le fond de carte de D'Anville (1729). Les positions des populations Amérindiennes ne correspondent pas à ce qu'elles étaient en 1674, mais plutôt à celle de 1857 (remarquer la présence des Oyampi). Remarquer également la présence des missions catholiques alors qu'elles n'existaient pas en 1674 et qu'elles avaient disparu bien avant 1857.



Reconstitution approximative de l'itinéraire suivi par les pères Grillet et Béchamel en 1674. (1) : point de départ dans le Mahury, (2) : position approximative du premier village Nourague rencontré sur la *crique des Nouragues* (actuelle crique Mazin), (3) : position de la station CNRS « Inselberg », (4) : village d'Imamon, (5) : village de Camiati, (6) : fin du parcours chez les Akokwa, (7) : passage par mer avec un convoyeur Galibi. Lignes turquoise : parcours en pirogue, lignes rouge : parcours pédestre. Ocre, relief entre 200 et 300 m, marron foncé : relief entre 300 et 500 m.

Les deux principaux obstacles rencontrés par les missionnaires, dans leur tâche évangélique, étaient l'anthropophagie et la polygamie. « *La polygamie est le second obstacle que nous trouvons pour établir la religion chrétienne chez les Nouragues et les Acoquas, puisque, pour un homme qu'on trouve n'avoir qu'une femme, il y en a six qui en ont deux ou trois* ». [cela donne une idée du déséquilibre de la *sex-ratio* !] « *On ne doit pas se flatter de ramener ceux-ci ; mais à l'égard des autres qui n'ont encore qu'une femme et les jeunes garçons qui ne sont pas encore mariés, il y a quelque espérance de les réduire à de justes bornes* ». Pour ce qui concerne l'anthropophagie, le père Grillet donne plus de détails dans le cours de son récit.

« *Le 9 avril, après avoir fort sollicité le capitaine au départ, il nous déclara qu'il ne vouloit point faire le voyage ; mais que tout son monde iroit avec nous, jusqu'à ce que nous prissions le chemin de terre, pour aller aux rivières qui conduisent aux Acoquas, où quatre de cette bande nous accompagneroient* ». Finalement ils partirent le 10 avril, en laissant (peut être en gage ?) leur cassette contenant une bonne partie des objets de traite, avec la promesse de repasser la prendre au retour. Ils étaient ... *au nombre de seize personnes en tout, y compris Camiati, qui voulut en être pour trois journées, afin de ramener les canots. Ils passèrent la première nuit dans le bois, et la seconde chés des Nouragues qui demeuroient à dix lieues du carbet de Camiati. Ils eurent à passer plusieurs saults pendant ses deux journées. Ils se mirent en chemin le 13 ; ayant été joint par un canot qui portoit deux hommes, une femme et une jeune fille. Après avoir encore passé deux saults assés rudes, ils furent arrêté par un troisième que les plus petits canots ne purent franchir. On l'appelle **Canoury** (= Saut Grand Kanori, dont le dénivelé est de 19 m)... C'est là que Camiati les laissa.*

Ils durent alors « *marcher une demi-lieue dans les bois, pour aller chercher un grand canot que Camiati avait fait préparer au-dessus du saut...* ». Ils rembarquèrent donc, au dessus du saut Kanori, au nombre de 16 personnes et, quatre lieues plus loin, atteignaient l'embouchure de la rivière Ténaporibo (= la crique Sapokai) où ils passèrent la nuit dans une case voisine. Ils en repartirent le 14 avril, s'engageant dans cette rivière ... *qui est fort profonde et rapide, quoiqu'elle serpente beaucoup. Nous étions les premiers François qu'on eût vus en ces parages, et nous savions que trois Anglois y avaient été tués et mangés, il y a quelques années, par les Nouragues. Ils naviguèrent jusqu'au 18 et, arrivèrent aux dernières habitations Nouragues ... quatre cases peu éloignées les unes des autres, et qui sont habitées par plus de six-vingts (= 120) personnes de bon naturel et fort dociles.*

Ils prirent alors, le 27 avril, un sentier afin de changer de bassin versant et passer dans celui du Camopi. Ils partirent d'abord ... *rejoindre leur guides qui les attendoient à peu de distance. Le lendemain ils firent cinq lieues dans des montagnes très difficiles. Le 29 ils en firent dix dans un país et par des chemins un peu plus doux ; ils couchèrent dans le bois comme la nuit précédente. Leurs guides leur montrèrent en chemin deux petits ruisseaux très rapides qu'ils leur dirent être le Tenaporibo et le Camopi. Le 30 ils furent coucher encore dans le bois, sur le bord de la rivière appelée Tiki,.... Deux de leurs Nouragués les quittèrent en cet endroit pour aller emprunter un canot de leurs compatriotes de l'Inipi, autre rivière qui reçoit le Tiki ; ils revinrent le premier may avec ce canot, dans lequel toute la troupe trouva place. On fut coucher dans le bois sur l'Inipi. Ils descendirent le lendemain cette rivière, qui est rapide, et au bout de dix lieues, ils entrèrent avec elle dans le Camopi, qu'ils remontèrent l'espace de quatre lieues ... Enfin ils arrivèrent à une roche plate au bord de l'eau et sur les terres des Acoquas qu'ils cherchoient. Ils y trouvèrent un vieux ajoupa⁽¹⁴⁾ que leurs gens rétablir et sous lequel ils passèrent la nuit ; ils avoient traversé cette dernière journée un sault dangereux, près duquel d'ailleurs se trouvoit une case de Nouragués, dont le maître étoit Maouriou⁽¹⁵⁾ d'origine et un Indien de cette nation avoit été pendu à Cayenne depuis un an, pour avoir tué un Français. Ils pouvoient craindre que cet Indiens, suivant*

l'usage des sauvages, ne voulût venger sa mort sur eux. Mais un de leurs Indiens, aussy Maouriou quoyqu'habitué chés les Nouragués, avoit épousé sa fille, et il comptoit qu'il les garantirait de sa vengeance. En effet il ne leur arriva rien de fâcheux ; et ils sortirent heureusement de ce double danger. Ils observèrent qu'en arrivant à cette roche plate, le chef de leurs guides donna un signal avec une sorte de flûte qui s'entend de fort loin...

(14) L'ajoupa est le nom, autrefois très répandu aux Antilles et en Guyane, donné à l'abri léger, constitué d'un toit couvert de feuilles de palmier, permettant de camper en forêt en y accrochant son hamac.

(15) Outre les Nourague et les Akokwa, les missionnaires rencontrèrent également certains Mérsiou et Maouriou (proches des Emerillons actuels). D'après les renseignements qu'ils recueillirent sur place, ils signalent et localisent dans la région sept autres peuples, tous disparus maintenant.

Ils restèrent là le lendemain matin, 5 mai, sous une pluie battante, et virent arriver, vers les 9 heures, trois jeunes Acoquois (Akokwa) envoyés pour les reconnaître. Après trois heures de marche ils atteignaient les premières cases de ce peuple. « *Le deuxième jour, notre premier conducteur nous mena dans deux autres cases assez proches où on nous reçut avec autant d'amitié que des étrangers peuvent attendre d'un peuple barbare. Aussitôt les gens éloignés d'une journée ou environ furent avertis de notre arrivée, et vinrent nous voir. Tous, ils regardoient avec étonnement nos chapeaux, nos soutanes, nos souliers, un fusil que notre premier conducteur tiroit de temps en temps dans leur grande assemblée ; ils n'admiroient pas moins les images de nos bréviaires, notre écriture, le chant de l'Eglise, que parfois ils auroient voulu entendre toute la journée* ». Les missionnaires décrivent d'une façon générale les Nouragues et les Acoquois comme des peuples « *bons, affables, gais et disposés à écouter ce qu'on leur dit. Il est vrai que, depuis peu, ils ont exterminé une petite nation et qu'ils en ont mangé plusieurs ; mais j'attribue cette barbarie à la mauvaise coutume du pays, plutôt qu'à leur nature. Du moins, sur ce qu'on nous averti, deux à trois jours avant notre arrivée, qu'il y avoit encore, à demi-journée de nous, de la chair d'un Magapa qu'ils avoient tué tout récemment, avec un autre de la même nation ennemie, qui étoient venu les épier ; et sur ce qu'un de nos domestiques nous apporta la mâchoire d'un jeune homme, nous leur dîmes que cela n'étoit pas bien ; que Dieu défendoit de tuer un ennemi quand on l'a fait prisonnier, et de le manger ensuite ; alors ils baissèrent les yeux sans répliquer un seul mot* ».

Malheureusement le texte donne assez peu de renseignements sur les moeurs de ces Amérindiens. On apprend cependant, au fil du texte, qu'à la naissance, ils posaient parfois le nouveau-né dans la boue ... *sorte d'expositions des enfans en usage chés les Indiens et jusque dans Maynas à l'autre bout de la Guiane ; ils laissent ainsy périr ces enfans ci quelque'un ne les lèvent de terre, en ce cas y les nourice et les élèvent* (élimination des enfants non désirés ?). Les missionnaires décrivent la façon dont les Nouragues écartaient les mauvais esprits (« *diables* » dans le récit du Père Grillet), en dessinant sur le sol, à l'extérieur de la case, une figure humaine. Les mauvais esprits, attirés par ce leurre, s'y dirigeaient pendant la nuit et se faisaient tuer par le chamane qui veillait sur la communauté ! On apprend également qu'ils utilisaient (comme ailleurs en Guyane) le même vocable « *caracoli* » pour désigner l'or, le cuivre, l'argent ainsi que certains bijoux. Il y avait assez peu d'interpénétrations territoriales à leurs frontières, même lorsqu'ils n'étaient pas en guerre... « *Mais les Nouragues qui nous conduisoient n'osant pas entrer plus avant dans la terre des Acoquas* ». Ils décrivent ces deux peuples comme vivant différemment des Galibi : « *La façon de vivre des Nouragues et des Acoquas entre eux est fort douce, et a quelque chose de plus humain que celle des Galibis. Par exemple, chez les Galibis, les hommes mariés dinent chacun en son*

particulier et ceux qui ne le sont pas mangent tous ensemble ; tandis que toutes les femmes, les filles et les petits enfants prennent leur repas d'un autre côté. Les Nouragues et les Acoquas font autrement ; car le mari mange avec sa femme ou ses femmes et ses enfants, avec une amitié et une douceur admirable. Ils ne boivent pas beaucoup, mais ils sont grands mangeurs ; et pour avoir de quoi, ils s'exercent toujours à la chasse où à la pêche, sans se mettre en peine de la fatigue ». On trouve des passages entiers consacrés à donner un jugement moral, très ethnocentrique et caractéristique de cette époque ... « Ils sont généralement menteurs comme tous les autres Indiens que nous connoissions... Les Nouragues ont tâché de nous intimider par plusieurs contes qu'ils inventoient, pour nous faire perdre l'envie d'aller chez les Acoquas, et nous engager à dépenser dans leur pays toute notre traite. Tantôt ils nous disoient qu'ils avoient vu les traces de quelques bêtes farouches inconnues, tantôt que les Caranes, leurs ennemis, couroient dans leurs bois, et qu'ils avoient remarqué les pas de trois Indiens de cette nation assez proche de leur case... On peut dire à ce propos qu'ils ressemblent à des enfants, qui n'estiment ce qu'ils voient qu'autant que leurs sens et leur imagination en sont agréablement flattés. Ils sont aussi fort sujets au larcin, et en certaines occasions il faut être bien sur ses gardes, si l'on ne veut rien perdre avec eux ».

Arrivés chez les Acoquas le 5 mai, après 101 jours de voyage, les deux missionnaires n'y resteront que 12 jours. En effet le père Béchamel et l'un des deux esclaves sont atteints de fièvres tierce et sont très affaiblis. Le chef des Acoquas les attend chez lui, à trois jours de marche, et il faudrait pour cela que les deux missionnaires se séparent (Le Père Béchamel étant alors incapable de marcher), avec les dangers que cela implique, d'autant plus que leurs « *conducteurs devenaient de plus en plus insolents* ». Ils vont finalement décider de s'en retourner, en rejoignant l'Approuague, puis de descendre ce fleuve jusqu'à la côte.

Ils sont alors accompagnés de deux Nouragues et d'un Akokwa qui désire visiter Cayenne ! En cours de route, ils ont des ennuis avec un nouveau guide Moriou qui s'est enivré « *et s'en usa si mal avec nous* »... qu'ils doivent s'en défaire et prendre d'autres accompagnateurs (trois Nouragues). Ils sont alors extrêmement affaiblis et restent dans le fond du canot, même pendant le passage des sauts dangereux. Heureusement, sur l'Approuague, ils sont très bien accueillis dans un gros village dont le chef veut apparemment se faire bien voir des deux missionnaires car son fils réside à Cayenne ! Ils y restent 11 jours et peuvent se reposer un peu. Plus tard, avant de passer la confluence de l'Arataye, quand ils arrivent à la hauteur du village du Capitaine des Nouragues (Camiati, qui s'est absenté à la chasse), ils en profitent pour récupérer la cassette qu'ils avaient laissée chez lui à l'aller, et vont passer la nuit dans d'autres cases, deux lieues en aval. Pour éviter de le froisser ils envoient l'un de leurs canotier lui porter un cadeau (en outre, l'un de leurs domestique devait récupérer un chien de chasse qu'il avait acheté à l'aller !). Camiati les rejoint alors le lendemain « *avec un de ses fils, âgé d'une trentaine d'années, et ses deux femmes, et renvoya dans leur maison deux des conducteurs, dont lui et son fils prirent la place* ». Camiati désirait aller rendre visite à l'un de ses amis, un capitaine Sapaye vivant dans l'estuaire. Tout cela montre bien que, malgré le fait que l'implantation des européens était strictement limitée à la côte, les Amérindiens de l'intérieur entretenaient déjà, directement ou indirectement, des relations avec eux. On se rend également compte que ces peuples circulaient sur de très grands espaces.

Arrivés près de la côte, c'est finalement un Galibi, qui se rendait de l'estuaire de l'Approuague vers le Maroni, qui va les embarquer et les conduire, par la mer, jusqu'à la rivière de Kaw, puis dans le Mahury où ils débarqueront le 26 juin, complètement épuisés. Ils arrivent enfin à Cayenne le 27, après un périple de 5 mois, ayant parcouru, à pied et en pirogue, 340 lieues, soit environ 1300 km⁽⁹⁾. Le compte rendu de leur voyage sera envoyé le 2 septembre de la même année au supérieur général des missions jésuites, et les deux missionnaires mourront d'épuisement peu après.

Voyage de La Touche Mailtry en 1694, première ascension de l'inselberg des Nouragues ? (document communiqué par Pierre Grenand)

Les premières tentatives de colonisation française le long des côtes guyanaises s'étendaient entre le Maroni et l'Amazone, ce qui entraîna quelques conflits avec le Portugal. A la fin du XVII^{ème} siècle, le Gouverneur de Ferrolles projeta d'ouvrir une voie terrestre de communication entre Cayenne et l'Amazone, en ligne droite vers le sud, ceci afin de prendre les Portugais à revers. Il envoya en 1691 une première expédition qui parcouru 12 lieues à partir du village des Nouragues de l'Ouïa (actuelle Conté). En 1694, une seconde expédition, dirigée par La Touche Mailtry, repris cet itinéraire et continua plus vers le sud. La Touche Mailtry était accompagné d' « *un sergent, un caporal, deux soldats, et cinq nègres* ». D'après la suite de son récit, il était également accompagné d'au moins un indien Nourague.

- L'expédition partit de Cayenne le 1^{er} septembre 1691.

- Le " 4^{ème} et 5^{ème}. *J'allay à l'habitation des Révérends Pères Jésuites qu'on nomme les deux caps... »*

- Le " 6^{ème} *je partis de l'Illet à trois lieues après minuit, et sur les trois heures après-midi je passay le sault de la rivière d'Oya.. ».*

- Le " 7^{ème} *je continuay ma route en montant toujours la rivière d'Oya... ».*

- Le " 8^{ème}, *laissant à droite une rivière presque aussi large que celle d'Oya, je mis pié à terre pour aller chés les premiers Nouragues qu'on rencontre et dont le capitaine s'appelle Paratou⁽¹⁶⁾ ; j'y fus bien reçu, et j'y couchay ».*

En laissant ce gros affluent (crique Brodel, alimentée par la crique Blanche), ils pénètrent probablement dans l'actuelle « Crique Mazin »

- Le " 9^{ème} *j'arrivay chés d'autres Nouragues, dont le carbet est élevé de celui de Paratou d'environ cinq ou six lieues et s'appelle le Carbet du piaye, parce que le piaye ou médecin des Nouragues en est le chef. Comme ils n'avoient point de vivres ny de quoi en faire, je fus contraint d'en faire préparer chés Paratou et de séjourner quelques jours, en attendant, chez le piaye... ».*

- Le « 14^{ème} *nos vivres étant prêts, je partis à la pointe du jour, et sur le soir je me trouway tout proche de l'endroit où l'on commença le chemin, en l'année 1691 ; j'y laissay mon canot et fis porter tout le bagage inutile à un troisième carbet de Nouragues qui en étoient éloignés de nous d'environ demi-lieue ».* Il semblerait qu'à partir de là, la rivière ne soit plus navigable ?

- Le " 15^{ème} *en marchant par ledit chemin, qu'on fut obligé de raccommoder, je traversay dix ou douses montagnes et dont trois étoient si hautes que les nègres avoient de la peine à les monter avec nos vivres qu'ils portoient sur leurs testes.*

- Le " 16^{ème} *je passay d'abord à trois autres montagnes, ensuite quelques ruisseaux, et une petite rivière qui se jette dans celle d'Oya ; puis deux autres montagnes avec un ruisseau qui étoit entre deux. Sur le haut de la dernière montagne, je trouway le bout du chemin qu'on avoit fait en 1691 et je m'y arrestay le reste de la journée.*

(16) A remarquer que, 20 années plus tôt, en 1674, les Pères Grillet et Bechamel partirent de ce même village avec trois guides Nouragues qui les accompagnèrent jusqu'au village d'Imamon. L'un de ces guides s'appelait **Paratou** et les deux missionnaires le regrettèrent beaucoup quand il dut s'en retourner chez lui. Tout porte à croire que ce Paratou était le même individu que le chef du village, en 1694.

- Le " 17^{ème} *je fis continuer le chemin, non pas du Nord au Sud en droiture comme l'on avoit fait auparavant, mais au sud quart de Sud-Ouest suivant mes ordres. De la montagne où je*

m'étoit arrêté on passa sur une autre et l'on descendit après dans un terrain uny et fort agréable. On arriva ensuite à une grande rivière, après l'avoir traversée on avança jusqu'au pié d'une montagne fort haute, où nous prétendions coucher, mais faute d'y trouver de l'eau, nous retournâmes au passage de la rivière.

- Le " 18ème je repris la route du jour précédant et après avoir passé la montagne que nous avions laissée nous en passâmes une autre, au bas de laquelle il y a une rivière qui est, à ce que nous dit un Nourague qui étoit avec moy, une des sources de la rivière d'Oya, De là, je fus sur une autre montagne, mais quand il fallut la descendre, je trouvay comme un précipice, avec une petite rivière au bas qui entre dans celle d'Oya. Cela ne m'empêcha point de passer outre.

- Le " 19ème on se reposa toute la journée .

L'expédition se trouve donc toujours dans le bassin versant de la Conté puisque tous les cours d'eau traversés, aux dires de l'indien Nourague qui les accompagne, se jettent dans « l'Oya ». Nous ignorons quelle pouvait être la déclinaison de la boussole en 1694, mais d'après les cartes anciennes, on peut en déduire qu'elle était voisine de 7 à 8° (17). Il est donc probable que la direction suivie par la première expédition correspondait au sud magnétique, ce qui la faisait obliquer de 7 à 8° vers l'est. D'ailleurs, La Touche Mailtry, à partir du 17^{ème} jour, corrige le cap en s'orientant plus vers l'ouest, soit d'un quart sud-sud-ouest, ce qui équivaut à environ 11°. Voulait-il compenser la déclinaison de la boussole et s'enfoncer un peu plus profondément dans l'intérieur du pays ? Les reliefs franchis jusqu'alors par le groupe correspondent donc vraisemblablement au prolongement ouest des Montagnes Tortues.

- Le " 20ème on traversa plusieurs montagnes et un vallon d'une assés grande étendue... " Il tue un serpent. " Ses dents étoient de la longueur du petit doigt et la morsure en est mortelle, et incurable à ce que disent les Indiens, mais il ne faut pas toujours s'en rapporter à eux sur de pareilles choses ».

- Le " 21ème après avoir passé une montagne, je rencontray dans un vallon une rivière assés large qui alloit à l'ouest et se perd dans celle d'Oya, selon le témoignage du Nourague. Je passay ensuite, d'autres montagnes et sur le soir ayant fait monter un nègre sur un arbre, il me dit qu'il ne voyait partout que montagnes ».

- Le " 22ème je trouvay encore des montagnes et des ruisseaux et j'allay coucher au pié de la montagne qu'on avoit découverte du haut d'un arbre quelques heures auparavant et au bas de laquelle il y a une rivière qui va dans celle d'Oya ».

L'expédition se trouve donc encore dans le bassin de la Comté après 8 jours de marche.

- Le " 23ème je passay des terres moins élevées et arrosées de trois ou quatre ruisseaux qui vont à l'Orient ».

L'expédition vient probablement de passer dans le bassin versant de l'Arataye. Les ruisseaux coulant vers l'est sont vraisemblablement des affluents de la crique Ipoussin, la suite du récit confirmant cette hypothèse.

(17) Si l'on s'en tient à la carte dressée par d'Anville en 1729, l'alignement de la côte entre la pointe de Cayenne et la pointe Béhague est décalé de 8° par rapport aux cartes modernes. Comme, à l'époque, les cartes étaient dressées par rapport au Nord magnétique, on peut en déduire que la déclinaison était moitié moindre qu'aujourd'hui, soit environ 7 à 8° (la valeur de 1982 est de 15°40' vers l'est, avec une augmentation de 7' par an).

- Le " 24ème je trouvay des terres et des ruisseaux tous semblables aux précédens, nous rencontrâmes dans ces bois trois ou quatre carbets où les Indiens s'arrêtent quand ils se vont

visiter les uns et les autres. On découvrait aussy vers la fin du jour une montagne où il ne paroissoit point de bois, au moins de notre côté ».

Il est probable que l'amérindien qui accompagnait La Touche Mailtry l'ait incité à pousser un peu plus vers l'ouest, donc vers l'inselberg, car ils rencontrent « *trois ou quatre carbets* » en chemin. On ne sait pas exactement combien de temps ils ont marché, une fois passés dans le bassin versant de l'Arataye (un peu plus d'une journée). Il est même possible que leur guide Nourague les ait fait cheminer, un temps, non loin de la ligne de partage des eaux, entre les bassins versants de la Comté et de l'Arataye, la marche y étant plus facile ? C'est en fin de journée qu'ils aperçoivent la face sud ou sud-est de l'inselberg, la seule qui soit dénudée.

- Le " 25ème j'allay sur la montagne que l'on appelle la grande roche, et les François la montagne pellée, où l'on dit qu'il y a une mine. Le terrain en est rougeâtre, les roches ressemblent à celles dont on fait les meulles de moulain, il en sort deux ruisseaux... Je continuay ma route et vins coucher près d'un marécage ».

Les deux ruisseaux qui s'écoulent de l'inselberg sont probablement ceux qui se trouvent sur la face sud (crique Kouak) et sud-est (cascade Shuyi), car le groupe n'a vraisemblablement exploré que la partie rocheuse et dénudée. Aucun doute qu'il s'agisse de l'inselberg des Nouragues (seul inselberg de la région, avant ceux du Pic du Croissant et du Mont Chauve, situés plus au sud entre l'Arataye et l'Approuague). La Touche Mailtry et ses compagnons sont peut-être les premiers occidentaux à avoir gravi cet inselberg... Cependant, la petite phrase « *les François (l'appellent) la montagne pellée et l'on dit qu'il y a une mine* » fait penser que le site avait déjà été exploré par d'autres occidentaux ; peut être des traiteurs ayant suivi les traces des Pères Grillet et Béchamel ? Si c'est le cas, cela confirmerait qu'un chemin passait à proximité de l'inselberg. Il est probable que les pères Grillet et Béchamel soient passés dans ce secteur, cependant leur chronique ne signale pas des carbets de passage (mais ils ne donnent aucun détail sur leur mode de « *couché* »). Tout cela laisse à penser que le chemin joignant les villages Nouragues de la Comté à ceux de l'Approuague devait passer à côté de l'inselberg, donc pas loin de la station actuelle.

- Le " 26ème je jugay à propos de m'arrêter tout le jour à cause que les soldats étoient malades depuis quelque temps. Le Nourague que j'avois avec moy eut aussi une colique très violente, pour y remédier il alla quérir dans les bois de l'écorce d'un arbre qui à l'odeur de la rubarbe, il en mit dans une tasse avec environ deux verres d'eau, l'avalala, dans un moment il fut guéry, cela fut cause que je pris de l'écorce et de la feuille de cet arbre, afin de le montrer à Cayenne, où l'Indien me dit qu'il y avoit des arbres semblables.

- Le " 27ème je rencontray des montagnes et un ruisseau qui venoit du Nord-Est et alloit à l'Ouest-Sud-Ouest, ensuite j'arrivay à une savane ou marécage qui étoit inondé, la quantité d'eau et de serpents que j'y vis m'obligea de me tourner un peu sur la gauche... " Ils tuent un serpent. " Le manquement de vivres et la maladie de mes gens, qui augmentoit de jour en jour, me forcèrent à prendre la résolution de n'aller pas plus avant et de m'en retourner à Cayenne.

Les renseignements sont succincts et le petit groupe, après 2 semaines de canot et 13 jours de marche est épuisé. Ils n'ont pas du progresser bien loin de l'inselberg ce jour là. Aucune idée de ce que peut être « *une savane ou marécage qui étoit inondé* » (?) Grande pinotière (?) exagération de l'auteur (« *la quantité d'eau et de serpents que j'y vis* ») (?) à moins qu'ils soient passés vers le cours inférieur de la crique Balanfois en marchant vers le sud-ouest ? Il y a dans ce secteur des grandes cambrouzes et des zones inondées. Mais dans tout le secteur les criques coulent plutôt vers le sud ou le sud-est, et non vers « *l'Ouest-Sud-Ouest* ».

- Le " 28ème je repris le chemin de Cayenne par la même route que j'en estois venu... »

- Après 5 jours de marche, le " 3ème d'octobre j'arrivay chés les Nouragues du 3ème carbet dont j'ay parlé ».

- Le " 4ème j'allay chés Paratou, où l'on me dit que je n'avois été qu'à une petite journée d'une rivière nommée Aratay qui tombe dans celle de Prou(a)gue, où il y a des Indiens habitués qui nous seront d'un très grand secours pour la découverte prochaine... "

Cela confirme encore l'idée que le chemin de la Comté à l'Approuague passait à proximité de l'inselberg.

Il paraît absurde de vouloir rejoindre Cayenne à l'Amazone par un simple chemin tracé en ligne droite, sans tenir compte du relief, ni du réseau hydrographique ; mais cela devait être une idée du gouverneur de Ferolles ! Cette technique de la « ligne droite » était cependant encore utilisée par l'armée en 1986, quoique pour des distances moindres, de l'ordre de 10 km ! Mais il est peu probable que La Touche Mailtry, ainsi que ses prédécesseurs de 1691, aient constamment suivi leur cap. En supposant qu'ils aient ouvert 4 ou 5 km par jour, ce qui paraît raisonnable, ils auraient du parcourir, malgré les quelques jours de repos, près de 40 à 50 km et arriver ainsi vers l'Approuague ! Devant les difficultés du relief, ils ont dû probablement contourner certains obstacles, puis reprendre leur cap, dérivant ainsi et zigzagant, jusqu'à l'inselberg (ce dernier est situé, à vol d'oiseau, à environ 20 km de leur point de départ). L'indien Nourague qui les accompagnait a sans doute laissé faire et, après une douzaine de jours, a pu les inciter à aller vers une zone qu'il connaissait. Sans cela, il y avait très peu de chances que leur itinéraire passe juste à l'emplacement des carbets de passage. Il leur faudra 5 jours de marche pour revenir sur leurs pas, donc sans avoir à ouvrir leur chemin, ce qui indique bien qu'ils avaient pas mal zigzagué à l'allé.

Des écrits postérieurs indiquent que ce chemin, destiné à rejoindre l'Amazone, devait finalement partir de Cayenne, dans l'interfluve séparant la Comté et l'Orapu, puis par la région des Nouragues. Ce tracé est d'ailleurs actuellement occupé par une piste forestière rejoignant la Piste de Bélizon par les lignes de crêtes.

Les missions jésuites, diminution des populations amérindiennes

A l'exemple des missions religieuses établies par les espagnols dans leurs colonies américaines, les jésuites français organisèrent rapidement des missions en divers emplacement de la Guyane (St Paul de l'Oyapock, en amont de l'actuel St Georges, Ste Foi, à l'embouchure du Camopi, Ouanari, Courouaïe, Kourou, Sinnamary...). Ainsi, ils pouvaient regrouper les populations de l'intérieur qui, sans cela, étaient dispersées et donc trop difficiles d'accès pour qu'elles puissent être évangélisées et « civilisées » commodément. Certaines d'entre elles, probablement conquises par les attraits matériels de la civilisation occidentale, acceptèrent cette domination, alors que d'autres, comme les Nouragues, la refusèrent. En outre, pour des raisons d'efficacité, les jésuites préférèrent se consacrer aux populations les plus « populeuses », et c'est peut-être pour cette raison qu'il n'y eut pas de mission catholique installée sur les bords de l'Approuague. A la même époque, une grande partie de l'Amazonie subissait les contrecoups de la colonisation et certains groupes, fuyant en particulier les persécutions des Portugais du Brésil, vinrent s'installer en Guyane où ils étaient traités, malgré tout, avec moins de dureté. Ces brassages de populations, associés aux concentrations dans les missions religieuses, accentuèrent la propagation des maladies venues d'occident (variolo, affections pulmonaires virales, dysenteries ...). Par exemple, La Condamine, en 1743, de retour de son expédition au Pérou, et après avoir descendu l'Amazone, raconte que, voulant rejoindre la Guyane Française depuis Bélème, il rencontra des difficultés « ... moins

par la menace qu'on me faisait de vents contraires qui règnent en cette saison que par la difficulté de former un équipage de rameurs, la petite vérole qui faisait alors un grand ravage ayant mis en fuite la plupart des Indiens des villages circonvoisins ». Et d'ajouter plus loin « Quoiqu'il en soit, un Indien sauvage nouvellement tiré des bois, attaqué naturellement de cette maladie, est pour l'ordinaire un homme mort ». Les populations vivant encore en forêt avaient rapidement fait la relation entre ces nouvelles maladies et la vie en groupe, si bien qu'en cas d'épidémie les survivants se dispersaient en tout petits groupes, malgré les difficultés matérielles que cela devait entraîner.

Au fur et à mesure que les maladies décimaient les populations regroupées autour des missions jésuites, les différentes ethnies, dont certaines arrivaient du Brésil, fusionnaient entre elles. Pierre Grenand estime le nombre des Amérindiens, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, et pour la région de l'Approuague, à environ 300. Après la fin des missions jésuites (1762) les amérindiens survivants se cantonnèrent dans le bas des fleuves, recherchant la proximité des habitations coloniales où ils se livraient à des petits travaux. Ils étaient alors nommés par les européens « Caripounes » puis, au début du XIX^e, « Tapouyes ». Ils se métisèrent progressivement avec des européens et avec des anciens esclaves africains, aboutissant à la formation des populations locales actuelles. Le recensement de 1789 indique 245 Indiens (sans précision sur leurs origines) répartis entre le saut Tourépé, la Mataroni, la crique Ratamina et la savane de Kaw, donc dans la partie aval de l'Approuague.

Pendant la même période, dans le haut bassin de l'Approuague, la population Nourague avait fortement diminué malgré l'arrivée de quelques groupes qui les avaient rejoints. Vers 1830, une partie d'entre eux rejoignit l'Oyapock où ils fusionnèrent avec les derniers survivants des missions jésuites, puis, à partir de 1870, avec les Wayampi du moyen Oyapock. L'Almanach de la Guyane Française de 1847 signale pourtant, pour le haut de l'Approuague, 63 Tapouyes, 32 Marouanes et 9 Nouragues. D'après Pierre Grenand « Ces émigrés de l'Approuague ont laissé des traces dans les récits historiques des Wayapi. Ainsi, le chef Asapo, métis Nourague/Wayapi, parvint à s'imposer aux Wayapi du moyen et du haut Oyapock par la sorcellerie, rançonnant les colporteurs Wayana et s'érigeant en intermédiaire obligatoire avec les Créoles du bas fleuve. Soupçonné d'assassinat, il fut emprisonné à Cayenne, puis libéré après l'incendie de la ville en 1889. Le destin de ce personnage montre, à lui-seul, que les Nouragues restèrent jusqu'au bout de leur destinée d'irréductibles « païens ». Aujourd'hui, les derniers descendants de ces Amérindiens de l'Approuague vivent à Camopi, où les généalogies de diverses familles Wayapi permettent d'en détecter quelques uns parmi leurs ancêtres... La fin des Amérindiens de l'Approuague ne fut, en définitive, qu'un long et sans doute paisible métissage ».

Les mutations technologiques et sociologiques consécutives à l'arrivée des européens

D'après Jean Hurault⁽¹⁸⁾, avant l'arrivée des occidentaux, les Indiens de l'intérieur n'étaient pas « ... comme de nos jours, liés aux grandes rivières. Ils ne disposaient que de mauvais canots d'écorce, incapables d'affronter les rapides si nombreux dans les cours d'eau de Guyane, et ne s'en servaient qu'en cas d'absolue nécessité, préférant s'établir sur le bord de petites criques. Les grandes tribus de l'extrême sud, Wayana et Oyampi notamment, s'établissaient volontiers loin de toute ligne d'eau importante. Les premiers explorateurs eurent beaucoup de mal à les convaincre de les accompagner sur les rivières, et ces premiers essais furent marqués par nombre d'accidents Les Indiens de l'intérieur adoptaient volontiers un type d'habitat constitué par un chapelet de villages échelonnés le long de grandes pistes au tracé tendu, à une dizaine de kilomètres les uns des autres. C'était notamment le cas des Wayana, lorsqu'ils furent visités par Leblond en 1789. Ce dispositif présentait des avantages évidents : - Il facilitait les communications à l'intérieur du groupement, et l'exercice du commandement des chefs ; - Il diminuait les risques de surprises

en cas de guerres... Quand un groupe se sentait menacé par un voisin plus puissant, il prenait la fuite et trouvait sans peine, dans l'immensité de la forêt, un nouveau territoire ».

Toujours d'après Hurault, avec l'arrivée des outils en fer, les Amérindiens apprirent très vite à creuser des troncs d'arbres pour en faire des pirogues plus résistantes⁽¹⁹⁾. Ils changèrent alors leur mode de vie en se rassemblant le long des grandes rivières.

Lors de leur périple, en 1674, les pères Grillet et Béchamel ne rencontrèrent les Nouragues qu'en bordure des rivières navigables. Ils ne signalent aucune habitation pendant leur long trajet (40 km à vol d'oiseau) parcouru à pied entre la crique Mazin (*rivière des Nouragues*) et le fleuve Approuague ou sa proximité immédiate. Il faut croire que les Nourague avaient déjà réalisé leur mutation en s'installant à proximité des grandes rivières ?

(18) La Population des Indiens de la Guyane Française (1965)

(19) Certaines populations amérindiennes, en particulier celles vivant sur la côte, savaient cependant faire de grandes pirogues de bois qui étaient creusées et ouvertes en brûlant progressivement l'intérieur du tronc.

Vingt années plus tard, en 1694, lorsque La Touche Mailtry chercha un passage par l'intérieur des terres, entre Cayenne et l'Amazone, il erra trois semaines au sud des villages Nouragues de la Conté, dans la partie ouest des montagnes Tortue, traversant à plusieurs reprises des petits cours d'eau faisant partie du bassin versant de la Conté (aux dires de ses accompagnateurs Nouragues), sans rencontrer d'habitations. Parvenu dans le bassin versant de l'Arataye, non loin de l'inselberg, la petite troupe rencontra « *trois ou quatre carbets...* » correspondant vraisemblablement à des gîtes d'étapes utilisés par les Nouragues voyageant entre la Conté et l'Approuague, mais aucun lieu habité n'est signalé, ni par le père Grillet, ni par La Touche Mailtry.

On peut raisonnablement en déduire que le site où se trouve l'actuelle station scientifique des Nouragues (camp Inselberg) n'a plus été occupé par des villages, au moins depuis 400 ans (fin du XVI^e, début XVII^e siècle). En revanche, ce secteur devait être traversé par le (ou les) chemin(s) reliant la crique Mazin à l'Approuague, voie(s) probablement pratiquée(s) jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, puis progressivement abandonnée(s). Au XIX^e siècle, pratiquement plus personne ne devait passer dans ce secteur, tout au moins jusqu'à la ruée vers l'or de 1855. Mais les chemins étaient-ils encore visibles après tant d'années ?

Quant à la zone située en bordure de l'Arataye, actuellement occupée par le camp « Pararé » du CNRS, au pied des sauts du même nom, elle fut très certainement occupée par des villages amérindiens bien plus tardivement que ne le fut la région proche de l'inselberg. Il est même possible que cette occupation se soit poursuivie, au moins épisodiquement, jusqu'aux premières implantations occidentales liées à l'orpaillage et à l'exploitation du bois de rose et du balata le long de l'Approuague et de l'Arataye (voir plus loin le voyage de Delteil et Yelski).

La poldérisation des terres basses de l'Approuague

Les premières plantations coloniales de Guyane (cacao, café, coton, canne à sucre, giroflier, roucou, indigo, etc.) se faisaient sur les collines, selon le même principe que l'abattis traditionnel amérindien. Des parcelles de forêt étaient abattues, brûlées, cultivées, puis abandonnées quand leur rendement diminuait. Cette pratique demandait beaucoup de terres et obligeait les colons à s'éloigner et à se disperser assez loin de Cayenne et des quelques

bourgades côtières. En 1777, le nouvel administrateur Pierre Victor Malouet fit un voyage au Surinam afin de se renseigner sur les techniques agricoles utilisées par les Hollandais. En effet, bénéficiant d'une longue pratique des polders, ces derniers avaient développé une agriculture florissante sur leurs terres littorales inondées (rappelons qu'avant la période coloniale, certains amérindiens Arawak de Guyane cultivaient également les régions marécageuses avec succès). Malouet fut convaincu de l'efficacité de ce type d'agriculture et fit venir du Surinam l'ingénieur suisse Guisan, spécialiste de l'aménagement des polders et des canaux de drainage. Les terres basses de l'Approuague furent retenues comme étant les plus propices à ce type d'agriculture et un établissement modèle fut créé sur la rive gauche de l'Approuague, ainsi qu'un chenal réunissant Kaw à l'estuaire, muni d'un moulin à marée. Ce domaine, appelé « Le Collège », avait pour but d'inciter les colons (dont quelques Acadiens et quelques Allemands rescapés du désastre de Kourou) à se reconvertir à ce mode d'agriculture ; les revenus de la « ferme pilote » étaient destinés à financer l'enseignement scolaire de la colonie. L'expérience eut beaucoup de succès et 5000 hectares de polders furent aménagés. A la veille de la Révolution Française, on comptait déjà 24 à 25 « habitations ». Une bourgade avait été construite, non loin de là, appelée « Bourg de Villebois », du nom d'un Gouverneur mort en Guyane, comprenant un hôpital, une caserne, une église, un presbytère, plusieurs maisons particulières et un débarcadère pouvant accueillir les goélettes arrivant dans l'estuaire de l'Approuague.



Anciens polders abandonnés, sur les savanes côtières inondées, entre le Mahury et l'Approuague.

Au moment de la Révolution Française, quelques colons nobles émigrèrent au Brésil, avec leurs esclaves, et en 1793, date de la première libération des esclaves, toutes les plantations furent abandonnées. De nouvelles lois obligèrent les anciens esclaves à revenir sur leurs lieux de travail, sans résultat, et la colonie sombra dans un chaos qui poussa certains habitants à se livrer à la piraterie le long des côtes. L'esclavage fut rétabli en 1802 par Napoléon, mais les « habitations » de l'Approuague ne retrouvèrent que le tiers de leur main d'œuvre. Entre 1809 et 1817 la Guyane fut occupée et gouvernée par les Portugais et les entreprises agricoles reprurent progressivement leurs activités, sur les bases de l'esclavage. A partir de 1830, sous

l'impulsion du Gouverneur Jubelin, le village de Guisanbourg était construit sur la rive droite de l'Approuague, en remplacement du Bourg de Villebois qui était totalement tombé en ruine pendant la révolution. En 1834 les entreprises de l'Approuague s'étaient déjà modernisées et l'on comptait 8 machines à vapeur. Mais cette activité agricole exigeait une abondante main d'œuvre qui, en 1848, déserta les plantations sitôt la promulgation du second décret de libération des esclaves. Les colons (39 habitations à cette époque) tentèrent bien d'engager, par contrats, sorte d'esclavage déguisé, des ouvriers originaires d'Afrique et d'Inde, sans parvenir à sauver leurs exploitations.



Restes de l'ancienne Habitation « La Constance », le long de la Kourouaï (proche de l'estuaire de l'Approuague), montrant les restes de machines à vapeur, de presses et de cuves à sucre. Remarquer les vieux cacaoyers ayant survécu (photo prise en 2007).

Entre la fin du XVIII^{ème} siècle et la première moitié du XIX^{ème}, le bas Approuague fut donc le siège d'un important développement agricole. Les européens y concentrèrent leurs activités, abandonnant progressivement la traite (petit commerce) dans l'intérieur du pays où vivaient encore des petites communautés amérindiennes issues des anciennes ethnies et des rescapés des missions jésuites.

Les Européens voyageant dans l'intérieur du pays furent alors principalement des naturalistes, médecins, ethnologues, géographes ... comme Patris (1769), Mentelle (1790), Leblond (1789), Gatier (1823), Bodin (1824), Leprieur (1833), Crevaux (1877), Coudreau (1881), Hureau (1946),..., mais ils s'intéressèrent pour la plupart aux grands fleuves, Oyapok et Maroni, et à la région des Tumuc Humacs, délaissant l'Approuague.

De la ruée vers l'or de 1855, jusqu'à nos jours

La première ruée vers l'or

En pleine déroute économique, le « Quartier » de l'Approuague, qui regroupait alors les villages de Kaw et de Guisanbourg, était sous l'autorité du « Commissaire-Commandant » Félix Couy, également propriétaire de « *La Ressource* », l'une des grandes Habitations de la région. La découverte de gisements d'or sur le haut Approuague tombait donc à point. La ruée vers l'or avait commencé en Californie, en 1848, et des rumeurs courraient déjà en Guyane. En 1854, Joseph Paolino, Amérindien venu du Brésil où il avait travaillé sur les placers du Minas Geraes, trouva les premières pépites dans le haut Approuague, le long des criques Aïkoupai et Arataye. La légende dit que c'est en allant chercher des racines de salsepareille au bord de l'Arataye qu'il trouva la première pépite. Félix Couy prit Paolino un temps à son service et fonda en 1855 la « *Compagnie Agricole et Aurifère de l'Approuague* », devenue un peu plus tard « *Société des Mines d'Or de la Rivière de l'Arataye* » avec, au début, une concession de 200 000 ha. Paolino mourut dans le dénuement en 1871 à l'hôpital de Cayenne.

Assez rapidement la région fut investie par les orpailleurs, puis d'autres gisements furent découverts ailleurs en Guyane. Les nouveaux concessionnaires, gros propriétaires, commerçants, financiers, aventuriers, nouveaux arrivants de métropole, ... se firent attribuer des concessions par l'administration qui cherchait à relancer l'activité économique de la colonie. La main d'œuvre était largement fournie par les anciens esclaves, par des habitants de Sainte-Lucie et des Antilles françaises, mais aussi par des immigrants récents (Africains d'une part, et Tamouls du sud de l'Inde d'autre part, appelés en Guyane respectivement « *congos* » et « *coulis* »). Ces nouveaux immigrants étaient embauchés sur contrat, officiellement pour des travaux agricoles, mais ils étaient ensuite illégalement détournés pour occuper les tâches les plus dures sur les placers. Sur 8 472 Tamouls arrivés d'Inde, plus de la moitié mourront à la tâche.

La situation se dégrada assez vite et, surtout à partir des années 1900, les concessionnaires préférèrent sous-traiter l'extraction de l'or à des petits artisans, moyennant une redevance appelée « *bricole* ». Les « *bricoleurs* », nom de ces petits sous-traitants, étaient cependant contraints de s'approvisionner en vivres et matériel, à des prix exorbitants, payés en or, dans les boutiques appartenant aux concessionnaires. A côté de ces « *bricoleurs* » opéraient les « *maraudeurs* », orpailleurs illégaux ne payant pas de redevance mais devant tout de même se ravitailler dans les mêmes boutiques ! Une grande insécurité s'instaura rapidement dans le pays ; d'ailleurs Félix Couy fut assassiné à Impératrice⁽²⁰⁾ en 1865 par le brésilien Païva. On se rend compte, en parcourant les documents de l'époque, que rien n'a fondamentalement changé !

Entre 1910 et 1930 l'administration estimait qu'il y avait environ 10 000 orpailleurs installés en Guyane Française (plus de 6000 dès 1894). C'est d'ailleurs pour reprendre le contrôle de l'intérieur du territoire, en proie au brigandage, que fut promulgué le décret de 1930 instaurant l'établissement du territoire de l'Inini. L'Etat reprenait ainsi le pouvoir à l'institution politique locale. Une grande partie de l'or exploité sortant illégalement de Guyane, dès 1901 des postes de douanes furent mis en place le long de certaines rivières. L'un d'eux se trouvait à Pierrette⁽²¹⁾, sur la rive gauche de l'Approuague, et un autre à « *Arataye* », juste au confluent de cette rivière dans l'Approuague. En 1994, nous eûmes l'occasion de visiter ce dernier site alors que nous cherchions un emplacement propice à l'établissement de la station d'écotourisme. Il n'y restait plus que quelques poteaux encore debout, ainsi que deux manguiers qui vivotaient, étouffés par la végétation naturelle qui avait tout envahi. Le terrain était très humide et beaucoup trop proche du niveau de l'eau pour y

être habité ; mais le site avait sans doute été choisi autrefois pour sa position stratégique, et non pas pour ses qualités intrinsèques !

Au début de la ruée vers l'or, les gains étaient fantastiques et il est fait mention de certaines collectes allant jusqu'à 140 ou 160 kg en deux mois, obtenues par seulement deux hommes ! Les exportations (officielles) atteignirent rapidement 3 à 5 tonnes par an, mais elles commencèrent à baisser à partir de 1910 pour arriver à moins de 100 kg vers 1960. Ces quelques centaines de tonnes d'or extraites en Guyane, durant la première ruée vers l'or, correspondent à une quantité de mercure grossièrement équivalente, répandue en près d'un siècle dans l'environnement.

Les sites « Inselberg » et « Pararé » de la station scientifique furent vraisemblablement épargnés par l'activité aurifère car ils ne sont pas situés dans des territoires géologiques favorables. La zone aurifère la plus proche, exploitée depuis quelques années par des illégaux, le long de la crique Japigny, fut très probablement également exploitée lors de la première ruée vers l'or. Plus bas, un peu en aval de l'ancienne station d'écotourisme, le cours de l'Arataye est encombré par quelques bancs de graviers laissés par une barge qui opéra au début des années 1980. Son exploitant m'a dit y avoir extrait 30 kg d'or. Toute la bordure Est de la Réserve des Nouragues, qui chevauche des terrains aurifères, est réputé, localement, comme recelant les plus belles pépites de Guyane. Elle est actuellement en proie à l'orpaillage illégal !

(20) Le camp « Pierrette », créé par Félix Couy et ainsi nommé en hommage à sa maîtresse, existe toujours sur la rive gauche de l'Approuague, à quelques kilomètres en aval de l'embouchure de l'Arataye. Il y reste une grande maison en bois où, de temps en temps, bivouaquent les voyageurs de passage. A l'époque de Félix Couy, après plusieurs attaques meurtrières le camp avait été « fortifié ». Ce site fut habité jusqu'aux environs de la seconde guerre mondiale, puis il y resta quelques zébus jusqu'à une période assez récente.

(21) La « Montagne Impératrice Eugénie », appelée maintenant « Impératrice », fut ainsi baptisée par Félix Couy, sans doute pour s'attirer la bienveillance du pouvoir métropolitain du Second Empire. Ce site, encore productif, est situé sur la rive droite de l'Approuague, entre les sauts Aïkoupai et Canari.

Bois de rose et balata

L'exploitation du bois de rose (*Aniba rosaeodora*) démarra en 1887 mais c'est surtout à partir de 1900 que cette activité pris de l'ampleur. L'essence était distillée une première fois en Guyane, puis redistillée en métropole où elle était utilisée en parfumerie. En forêt, les ouvriers coupaient des buches d'une quarantaine de kilogrammes qu'ils transportaient par flottage le long des petites criques, après avoir formé des barrages rudimentaires, puis par pirogue sur les rivières, jusque dans les estuaires. Un ouvrier collectait environ 10 tonnes par mois. Au tout début de l'exploitation, les tapouyes⁽²²⁾ chargeaient le bois de rose dans les estuaires pour l'acheminer à Cayenne où se trouvaient les premières usines. Mais ces dernières furent déplacées assez tôt vers les estuaires, puis plus haut le long des grands fleuves afin d'éviter le transport de la matière première. Le bois était déchiqueté à l'aide d'un appareil mû par une machine à vapeur, puis distillé dans une cuve particulière. Le maximum de production (107 tonnes d'essence exportées) fut atteint en 1927, avec 43 distilleries en Guyane. En 1935 il y avait encore 20 usines, dont 17 en forêt et 13 sur le bassin de l'Approuague. Pourtant, dès 1911, on commençait à s'inquiéter de la raréfaction de la ressource (en 1920, Jean Galmot revendit ses trois usines de l'Approuague avant qu'elles ne commencent à périr !). La baisse fut alors continue (618 kg en 1960) et la dernière usine, située à Régina, ferma en 1970. Deux anciennes distilleries ont été retrouvées dans la réserve

des Nouragues, l'une dans l'ancien camp d'écotourisme « Arataï », à trente mètres de la rivière (Fig. xx), l'autre sur la crique sable (voir chapitre 3).



Restes de l'ancienne distillerie de bois de rose située en bordure de la rivière Arataye

(22) Tapouyes, petits bateaux à voile utilisés en Amazonie. Les tapouyes actuelles, construites sur le même modèle, sont équipées d'un moteur. Ne pas confondre avec l'homonyme « Tapouille » utilisé par les européens de la fin du XVIII^e siècle pour nommer les amérindiens plus ou moins métissés vivant près de la côte.

L'exploitation du balata rouge (*Manilkara bidentata*), qui devait remplacer le *gutta percha* asiatique (*Palaquium*), en voie de raréfaction, avait démarré au Surinam vers 1890. Elle ne commença en Guyane que vers 1900 avec le chantier de Coswine organisé par l'administration pénitentiaire. La gomme de balata servait à l'enrobage des câbles sous-marins, à l'enduction des courroies de machines et, un peu plus tard, à la fabrication des balles de golf. L'arbre était saigné jusqu'aux premières branches maîtresses ; bien souvent il ne s'en remettait pas et périssait (2 à 12 litres de latex par arbre, selon sa taille). Dans d'autres cas il était abattu puis saigné au sol. Dès 1892, avant même que des entreprises locales ne s'intéressent à cette exploitation, les autorités françaises étaient alertées par le pillage du balata par des Anglais et des Hollandais venus illégalement sur le territoire. La production de gomme de balata atteint son apogée en 1920, avec 1095 tonnes exportée, mais cette activité déclina régulièrement, avec seulement 917 kg en 1936. Le CIRAD estime que trois à quatre millions d'arbres ont été saignés et tués en Guyane Française. Les « balatistes », tout comme les exploitants de bois de rose, étaient soumis à un système proche de celui des orpailleurs « bricoleurs », devant payer eux aussi une redevance aux concessionnaires forestiers. Cela conduisait le plus souvent à la saignée systématique, à l'exploitation d'arbres trop jeunes, mais aussi au « maraudage » sur des concessions voisines, ou bien encore à la fraude sur la qualité des gommes qui étaient mélangées à d'autres espèces.

Cette surexploitation se fit surtout dans les régions relativement accessibles et on peut, de nos jours, observer quelques arbres rescapés, portant le long du tronc des cicatrices typiques en

« arête de poisson ». Nous en avons observé dans la région de la piste de St Elie, mais pas autour de la station des Nouragues (Inselberg) où les vieux balatas sont nombreux. En revanche, on trouve très peu d'*Aniba rosaeodora* dans le même secteur, ce qui indiquerait une exploitation du bois de rose plus largement étendue que celle du balata dans la région des Nouragues ?

Le voyage de Delteil et du naturaliste polonais Yelski, sur l'Arataye, en 1865

L'ouvrage de Delteil, qui accompagnait le naturaliste polonais Yelski, raconte leur remontée sur l'Approuague et l'Arataye en 1865. Yelski, qui venait d'arriver de France, est connu pour avoir séjourné en Guyane où il collectait des animaux pour fournir un cabinet d'histoire naturelle parisien. Cette excursion dans les « grands bois » était destinée à la collecte de spécimens, mais également à une certaine forme de tourisme chez les « sauvages ». Le récit est assez pompeux et mélange des faits réels, qui n'ont pu être inventés, à des fables et superstitions qui devaient être colportées au sein de la population guyanaise. Alors que l'exploitation aurifère avait commencé depuis 10 ans, seule, « *la Jamaïque, habitation sucrière possédée par la compagnie aurifère de l'Approuague* », est signalée en amont de Guisanbourg. Il n'est fait aucune autre mention d'activités aurifères pendant tout leur voyage, voyage au cours duquel ils ne rencontrent que des indiens ! Visiblement l'auteur veut donner l'impression romantique qu'ils sont les seuls occidentaux à pénétrer dans ces forêts. Malgré cela on apprend qu'avec leur équipage de 10 payeurs il leur faudra un jour et demi pour aller de Guisanbourg au saut Tourépé (2^{ème} étape au saut Mapaou), et encore deux ou trois autres journées pour arriver à l'Arataye. Ils signalent un premier village indien en dessous du saut Aïkoupai, sur l'Approuague, et un second sur l'Arataye, au dessus des sauts Japigny. Comme aucune mention n'est faite du franchissement du saut Pararé, plus en amont, il est probable que ce village était situé dans les parages de l'actuel camp CNRS, entre Pararé et Japigny. Il leur faudra deux journées pour descendre de l'Arataye à Guisanbourg, village décrit comme composé de « *deux ou trois maisons, une église et des carbets couverts de paille* ». Détail surprenant, l'auteur parle de « Galibis » pour les indiens qu'il rencontre ! S'agit-il d'une erreur due à sa méconnaissance des populations de l'intérieur ? Rappelons que L'Almanach de la Guyane Française de 1847 signalait, pour le haut de l'Approuague, 63 Tapouyes, 32 Marouanes et 9 Nouragues.

Voyage d'Albert Bordeaux sur l'Approuague en 1904

Contrairement à l'ouvrage précédent, celui-ci semble beaucoup plus fiable. Géologue et homme de science, Albert Bordeaux était envoyé en Guyane pour inspecter et expertiser un certain nombre de chantiers aurifères situés vers les sources des rivières Approuague, Inini et Mana, c'est-à-dire dans la région de l'actuel Saül. Son récit, « *La Guyane inconnue* », décrit très bien l'état des lieux et le mode de vie de ces quelques milliers d'orpailleurs, canotiers et commerçants qui vivaient à l'époque dans les « grands bois ». Ce témoignage montre également à quel point les conditions de voyage en forêt guyanaise ont pu changer au cours du XX^{ème} siècle.

Albert Bordeaux arrive à Cayenne après 21 jours de voyage sur le vapeur « Ville de Tanger ». Il s'embarque alors sur une petite goélette, « La Paulette », qui ravitaille régulièrement l'estuaire de l'Approuague. Le voilier arrive dans l'estuaire après une nuit de navigation et, après être passé devant Guisanbourg, accoste en un lieu qui n'a pas encore de nom. Il s'agit très probablement du futur bourg de Régina où se trouvent les entrepôts de certains placers situés en amont.

« Il (le chef magasinier) s'est installé avec sa femme et deux enfants en bas âge dans une hutte en lamelles de bois, confortable pour le pays, et nous en offre une pareille avec deux lits en fer. Ces huttes à jour laissent passer l'air et les vents, seules sources de fraîcheur. La salle à manger est à part, c'est un kiosque ouvert de tous côtés, garanti seulement de la pluie et du soleil par un toit de feuilles sèches. Partout les grands arbres nous entourent, ... ».

Le petit groupe organise alors le voyage qui durera deux mois. Ils s'embarquent le lendemain dans deux pirogues comprenant chacune quatre pagayeurs, situés vers l'avant, et un pilote placé à l'arrière de l'embarcation. L'un des canotiers est amérindien, un autre martiniquais, et les huit autres créoles guyanais. Les sept passagers, répartis dans les deux pirogues, sont protégés des intempéries par un « pomakari », sorte de petit auvent couvert de feuilles de palmier, aménagé vers l'arrière. L'auteur se plaint de l'exigüité de cet abri sous lequel on ne peut tenir qu'assis ou couché. Les bagages des canotiers sont placés dans des « pagaras », paniers relativement étanches à l'eau, constitués de trois couches en vannerie de feuilles de palmiers (ces paniers sont actuellement remplacés par les touques de plastique). L'ensemble du chargement est protégé de la pluie par une toile goudronnée et les embarcations sont suffisamment larges pour que deux passagers puissent s'asseoir côte à côte.

Le départ a lieu le 4 février 1904 à 6 heures du matin, profitant de la marée montante qui les amène rapidement au saut Tourépé. Vers les 2 heures de l'après-midi ils arrivent en vue du Saut Mapaou. Le premier goulet est passé à grand peine à la pagaie puis, les difficultés augmentant, deux hommes s'équipent de « takaris » (perches) sur lesquels ils s'arc-boutent pendant que les autres continuent de pagayer. Les passages plus difficiles se font « à la cordelle » (halage par une partie de l'équipage à partir des roches situées en amont). Enfin le saut Mapaou est passé après une heure et demie d'efforts. Vers 5 heures ils accostent et construisent des abris légers pour installer leurs hamacs et bivouaquer.

Le matin du second jour, ils commencent par une pêche à la dynamite, technique apparemment assez commune à l'époque ! Ils se mettent rapidement en route, passent le saut Athanase et arrivent vers midi au saut Mathias. Vers 4 heures, profitant d'un petit campement libre ils s'y arrêtent pour « carbeter ».

Le troisième jour ils passent le saut Aïkoupai vers 11 heures et campent au confluent de l'Arataye où il y a quelques carbets. A ce rythme, qui a été bien soutenu, il leur aurait fallu au moins trois jours et demi à quatre jours pour se rendre à l'actuelle station de Pararé ! A noter que, 39 ans après Delteil, aucun village amérindien n'est signalé sur l'Approuague.

Au quatrième jour ils arrivent au pied du saut Machicou. Ils le contournent à pied pendant que leurs canotiers passent toute la journée du lendemain à transporter le matériel et à monter les deux pirogues en les tirant sur les roches. Ils rencontrent là une quarantaine de noirs marrons (appelés Boshs par l'auteur) occupés à faire transiter leurs propres pirogues.

Ce n'est qu'au huitième jour qu'ils franchissent le saut Kanori. Ce lieu a été aménagé pour y entreposer des marchandises et le gérant du dépôt les a invités pour la nuit. Là encore les canotiers devront hisser les pirogues sur les roches et sur terre pour franchir le saut. Ils campent le neuvième jour à l'embouchure de la Sapokaï, le dixième au saut Kouata et le onzième au saut Japigny (homonyme de celui de l'Arataye). Ils vont encore passer plusieurs sauts le douzième jour et arrivent enfin, le treizième, à une « fourka », petit affluent qui va permettre de s'approcher de la zone des placers. La progression se fera alors autant en pirogue qu'à pied.

« C'est un chasseur créole qui a découvert ce trajet plus court par la forêt. Par contre, cette fourca risque fort de manquer d'eau durant la saison sèche, ... ». Avant la découverte de ce raccourci les voyages se faisaient par la Mana, les rallongeant d'une dizaine de jours.

Ils arrivent le seizième jour à un site établi au bord de ce petit cours d'eau. Des bâtiments légers y ont été construits pour entreposer le matériel destiné aux différents chantiers des environs. Ils se trouvent à une altitude de 150 m dans la région de l'actuel **Saül**. Leurs dix canotiers s'en retournent vers l'estuaire de l'Approuague alors qu'ils continueront à pied, passant d'un placer à un autre. Quelques semaines plus tard, Albert Bordeaux et deux des passagers reviendront à Cayenne en descendant la Mana, avec d'autres pirogues.

« On est si loin de tout ici ! Il faut quatre semaines pour venir de la côte au placer par la Mana. Le trajet par l'Approuague, nouvellement découvert, raccourcit de dix à douze jours ».

« nous faisons halte près d'un groupe de carbets où se trouve amarrée une flottille de canots. Ils portent des provisions venant de Mana ... mais le courant est si fort que les payeurs sont impuissants à le remonter ; ils ont dû faire halte ... Il y a là tout un groupe de canots, arrivés il y a ... cinquante et un jours. C'est qu'il y a beaucoup d'eau dans la Mana, mais c'est aussi que les payeurs aiment à perdre leur temps en route pour chasser et pêcher ... Un peu plus bas, c'est un autre groupe de canots. Voilà donc pourquoi l'on est privé de provisions depuis quatre mois aux placers Saint-Léon et Triomphe : les payeurs ont perdu leur temps sur la rivière pendant les quinze ou vingt premiers jours, puis la crue est arrivée et les a immobilisés ».

« Chaque établissement que je visite a une dizaine de chantiers, ce qui signifie quatre-vingts à cent hommes occupés au travail des criques. Mais, en route, il y a les charroyeurs, les canotiers, les ouvriers occupés aux dégrads, aux magasins, aux sentiers. Il faut compter un bon tiers du nombre d'homme en sus des mineurs. Il y a enfin les malades ou soi-disant tels, ceux qui sont plus ou moins fatigués et veulent prendre quelques jours de repos. En somme, pour six chantiers, il faut compter un personnel de cent cinquante hommes environ. La paye se fait par bons sur le propriétaire du placer à Cayenne. Les ouvriers sont nourris aux frais du propriétaire : celui-ci peut en prendre à son aise, surtout s'il est, comme c'est le cas le plus fréquent, épicier lui-même. Mais la meilleure politique est de bien nourrir ses ouvriers; le rendement est bien supérieur, et les hommes intelligents de Cayenne s'en rendent compte. Bonne nourriture et bonne surveillance, c'est la golden rule, la règle d'or ».

« Chaque soir, j'assiste à la distribution des vivres aux ouvriers. Leur nourriture est abondante et variée : morue, bacalieu, boeuf salé, patates, pain, manioc, haricots, lentilles. Celles-ci sont chères, mais elles ont un grand avantage : elles ne se gâtent jamais, tandis que l'humidité gâte les haricots. Le placer produit du manioc, des patates, des bananes, du maïs et de la canne à sucre ».

« ... le mineur ne peut passer son temps à la chasse; il vit de conserves. Les fruits abondent, mais ils sont disséminés; celui qui est occupé à retirer l'or de la rivière ne peut leur courir après sans risquer de perdre sa place. Les plantations sont coûteuses, à cause du déboisement qu'il faut d'abord faire; on ne peut les entreprendre que pour des installations de longue durée; or, les rivières aurifères en Guyane sont le plus souvent étroites; les chantiers d'exploitation avancent rapidement, changent de place, et quand on y revient, en moins d'un ou deux ans, la brousse vierge a poussé ».

« Le placer Dagobert rend en ce moment une moyenne de dix grammes d'or par jour et par homme aux chantiers : il y a des criques nouvellement découvertes, aussi riches, d'après les prospections, que celles qui produisent depuis deux et trois ans. Enfin, il y a toute une région dans l'ouest, qui est fort riche, mais qui a été envahie l'an dernier (1903), par les maraudeurs. Pendant cinq à six mois, ceux-ci ont saccagé les criques, ils étaient deux à trois cents, jusqu'à ce qu'enfin, en novembre, le propriétaire du placer, M. Melkior, de Cayenne, se décidât à envoyer à ses frais une petite expédition pour les expulser. Il obtint soixante-dix soldats avec

leurs officiers et sous-officiers, un brigadier de gendarmerie, un médecin, un arpenteur, et un représentant de la loi. La plus grande difficulté consista à réunir à Mana le nombre de canots et de payeurs nécessaires. Mais ensuite tout se passa très bien, personne ne fut malade, il n'y eut aucun accident sérieux au passage des sauts. Certaines nuits furent pénibles à cause de la pluie : c'était la fin de la saison sèche, mais comme il était difficile de construire vingt ou trente carbets tous les soirs, les hommes suspendaient leurs hamacs entre deux arbres, et s'il tombait des averses, ils les recevaient. Mais c'est monnaie courante en Guyane, on ne s'en plaint pas trop : pourtant une forte averse dans un hamac étanche fait une baignoire. Les maraudeurs furent expulsés. Pour les obliger à partir, on saisit leurs vivres sauf l'indispensable à leur voyage, et l'arpenteur officiel put achever la délimitation du placer sur le terrain : ce travail est long et difficile en Guyane, quand on songe que les placers ont souvent dix à vingt kilomètres de longueur. Il semble qu'il dut être bien facile aux maraudeurs de revenir, après le départ de la force armée; car il n'y a pas de police possible à pareille distance, et la zone saccagée était à portée du Maroni, d'où il est facile de fuir en Guyane hollandaise ».

Les opérations récentes « Anaconda » puis « Harpie » ne font que reproduire ces équipées. Seuls, les moyens logistiques différents.

« C'est un fait patent que la police est absolument insuffisante en Guyane, mais elle est difficile à exercer. Nous avons vu les incursions des maraudeurs : on me soutient à Mana que ces maraudeurs ont leur Utilité ... Mais les conditions sont spéciales en Guyane : cadastrer la forêt vierge, ce serait un comble. Alors, on distribue le terrain à Cayenne même sans aller le voir. On vérifiera plus tard : les approximations sont légendaires dans le pays. On adapte les terrains au plan, et non pas le plan aux terrains. D'ailleurs, les maraudeurs ne tiennent point à la propriété : ils veulent seulement écouler leur or. Pour vendre de l'or, il faut un laissez-passer, et on ne donne ce laissez-passer qu'aux propriétaires de placers. Qu'à cela ne tienne : des gens de Mana ou d'ailleurs ont des concessions de placers, aurifères ou non, sur le plan officiel, et cela leur suffit pour acheter l'or des maraudeurs ».

Transformation de la région Approuague

Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle la forêt guyanaise fut donc largement exploitée, à la fois pour l'or, le balata et le bois de rose. Les quelques derniers amérindiens qui vivaient encore le long de l'Approuague et de l'Arataye s'amalgamèrent aux nouveau-venus ou émigrèrent sous la pression des arrivants qui installaient des campements et des petits villages plus ou moins provisoires dans les endroits les plus reculés de la forêt. Il suffit, pour en avoir une bonne idée, de voir sur les cartes le grand nombre de petites criques, sauts et lieux-dits portant des noms français : « Roche », « Sable », « Sabre », « Absinthe », « la Folie », « du Péril », « Frères Anicet », « Gonzales », « Benoit », « Couy », « Alina », « Irène », « Mazin », « Tortue », « Cariacou », « Grillon », « Ouragan », « Dardanelles », « Bagdad », *etc.*, pour la seule région de l'Arataye (voir aussi chapitre 3, p xx). Les grandes propriétés agricoles avaient rapidement disparues après 1848, avec la fin de l'esclavage, et l'agriculture s'était reconvertie au profit des petits abattis forestiers traditionnels installés autour des bourgades et des villages, principalement dans la région côtière. Les chantiers de l'intérieur étaient donc ravitaillés en vivres, principalement à partir des régions côtières.

Vers la fin du XIX^e siècle et le début des années 1900, les sociétés minières installèrent leurs entrepôts en amont de Guisanbourg, à l'emplacement de l'actuel Régina. Les poteaux soutenant le premier appontement sont d'ailleurs encore visibles à quelques centaines de

mètres en amont de l'actuel dégrade. Ainsi, les pirogues ravitaillant les chantiers aurifères avaient-elles moins de chemin à parcourir, et les nouveaux hangars de stockage étaient toujours facilement accessible aux goélettes et autres voiliers chargés de l'approvisionnement depuis Cayenne. Albert Bordeaux signale qu'il fut reçu en 1904 par un certain Chou-Men (ou Shun-Men) dont les descendants sont connus des actuels habitants de Régina. Un peu plus tard, d'après les informations fournies par Bertin Migue, Pierre Lux s'installait également sur les lieux. Mais ce fut Louis Athanase Théophile **Régina** qui fit construire le premier bâtiment en dur et qui laissa son nom au village. Cela ne fit qu'accentuer le déclin de Guisanbourg qui, dès la fin de l'esclavage, commençait à être submergé de vases par manque d'entretien de ses digues et canaux de drainage. Voici ce qu'en dit Albert Bordeaux lors de son passage en 1904 :

« Il y a une quarantaine d'années, Guisanbourg avait des cultures de canne à sucre très prospères et une fabrique de rhum. Le climat y était très sain, bien que la zone cultivée fût au niveau de la mer, et même un peu plus basse, grâce à un système de digues établi par l'ingénieur Guizan. Mais depuis la découverte de l'or vers les sources de l'Approuague, tout a été négligé : les digues n'ont pas été entretenues, l'eau s'est infiltrée partout et a rendu la localité marécageuse et malsaine. Le fondateur de cette colonie, qui s'était donné tant de peine, ne la reconnaîtrait plus ».

Créé dans les années 1830, Guisanbourg n'avait plus que 216 habitants en 1950, 54 en 1961, 15 en 1977 (fermeture de l'école en 1976), abandon définitif vers 1980. L'église fut démolie afin d'en récupérer les briques pour la construction de celle de Régina. Dès 1924, le centre administratif (mairie), qui était à Kaw, avait été transféré à Régina.





Ancienne église de Guisanbourg (octobre 2007).



L'une des maison de Guisanbourg, en premier plan, Mr Justin Anatole, Maire de Régina (octobre 2007).

C'est un peu plus tard que fut créé le village de Saül. Les orpailleurs étaient alors disséminés en forêt dans des petits campements, en particulier en amont des grandes rivières (Approuague, Arataye, Mana, Inini) qui prennent leurs sources dans la partie centrale et « montagneuse » de la Guyane. Hommes, femmes, enfants, vivaient là, sans aucun encadrement, ce qui incita l'évêché de Cayenne à y créer une structure. En 1937 le Père Didier choisit comme lieu d'implantation le point le plus « central » par rapport aux divers placers, et voies d'accès des alentours. Cet emplacement correspondait au campement d'un orpailleur originaire de Sainte Lucie, Mr Saül, qui donna ainsi son nom au nouveau village. Les orpailleurs des alentours s'en rapprochèrent progressivement et le bourg se développa de telle façon que 55 enfants y étaient scolarisés en 1955. Le village n'était accessible que par quelques voies fluviales, prolongées par des chemins pédestres, et il fut décidé d'y créer une piste d'atterrissage pour petits avions. C'est à cette occasion que fut ouverte la Piste de Bélizon (150 km), permettant d'acheminer le buldozer nécessaire aux travaux de terrassement. La piste d'aviation, de plus de 2 km de long et 150 m de large, fut achevée en 1954. La voie terrestre (piste de Bélizon), qui pourrait un jour être réellement ouverte, et qui est proche de la limite nord de la réserve des Nouragues, ne fut fonctionnelle que pendant une très brève période. Cependant, l'ONF en a réaménagé un tronçon en piste forestière, entre son actuel point de départ, au pk 82 de la route de Régina, et son passage sur la Conté (Bélizon). Le reste de la piste de Bélizon (entre la Conté et Saül) a été récemment aménagé par les orpailleurs illégaux pour y faire passer leurs quads et leurs pelleteuses.

Aussi longtemps que les activités liées à la première ruée vers l'or et à l'exploitation du bois de rose et du balata se sont poursuivies, le fleuve Approuague, mais aussi l'Arataye, ont constitué des voies d'accès pour l'intérieur. Au pied des sauts Pararé, à l'emplacement même de l'actuelle station scientifique du CNRS, se trouvait un camp de transbordement où les pirogues débarquaient leur matériel. Celui-ci était alors chargé dans une charrette tirée par une mule, et transporté à 4,5 km en amont, où il était transféré dans d'autres pirogues (voir chapitre 3). Ce camp de transbordement ne comprenait que trois ou quatre petites cases dont nous avons retrouvé les traces, à proximité de deux manguiers et d'un citronnier qui végétaient sous le couvert de la végétation pionnière ayant recolonisé l'espace. On y voyait également un grand nombre de vieilles bouteilles, jetées en bordure de la rivière. Au moment de notre installation sur ce site, en 1997, la forêt des environs proches était ancienne, ce qui semble indiquer que les quelques occupants de ce camp n'avaient pas ouvert d'abatis de taille importante. En revanche, 500 à 800 m en amont, au pied des grandes collines bordant le plateau Balanfois, la végétation est assez basse, ce qui pourrait être le signe d'une activité agricole ancienne, peut-être du temps des dernières occupations amérindiennes ?

Le chemin contournant les sauts Pararé dut être abandonné depuis longtemps, probablement à l'époque de la seconde guerre mondiale. Un Ficus dont le diamètre atteint maintenant plus de 80 cm de diamètre a poussé dans son milieu et la végétation qui avait recolonisé le camp correspondait à un recrus d'au moins 40 à 50 ans.

Le transport fluvial était vital, et ce furent principalement les Saramacas, Noirs Marrons venus du Surinam, habiles piroguiers, qui se chargèrent en grande partie du ravitaillement des chantiers de l'intérieur. Il existe aujourd'hui, à Régina et à Saint Georges de l'Oyapock, quelques familles Saramaca dont l'installation date de cette époque.

D'après le témoignage de Bertin Migue, les pirogues étaient effilées à l'arrière et le « patron » s'y tenait, muni d'une très grande pagaie servant de gouvernail (= 'pagaie patron'). Pour le transport des lourdes charges, situation la plus courante, les takaristes intervenaient depuis l'avant de la pirogue, jusque dans la partie proche de l'arrière, aménageant de chaque côté un petit passage entre le chargement et le bordage. Certains d'entre eux préféraient travailler sur le côté droit, d'autres sur le côté gauche. Mais les takaristes intervenaient généralement en alternance, cela afin d'éviter de se gêner ; quand l'un était fatigué, un autre prenait la relève. Le takariste commençait à l'avant de la pirogue, plantait l'une des extrémités de sa longue perche dans le fond de la rivière, poussait dessus en la laissant frotter le long du bordage, puis continuait sa poussée en marchant le plus loin possible vers l'arrière de la pirogue. Il repartait alors à l'avant pour recommencer l'opération, faisant, au passage, pivoter son takari en l'air de façon à piquer l'autre extrémité. Pendant tout ce temps la direction de la pirogue était maintenue par le jeu de la « pagaie patron ». Tous les passages où la rivière n'est pas trop profonde étaient recherchés, de façon à pouvoir y piquer plus facilement les takaris, la progression à la pagaie étant plus lente et plus fatigante quand il fallait monter de lourdes charges.

Avant les années 1950-1960 et l'arrivée des premiers moteurs « hors-bords » adaptables aux pirogues⁽²³⁾, il fallait, à partir de Régina, au moins quatre ou cinq journées pour remonter jusqu'au saut Pararé. Mais le voyage pouvait durer bien plus longtemps en fonction du chargement. Parfois, il valait mieux attendre la fin d'une forte crue pour entreprendre la montée. Dans la partie inférieure du fleuve, de Régina au saut Mapaou, on attendait la marée montante pour aller vers l'amont. Les passages n'étaient pas toujours les mêmes qu'aujourd'hui car on n'hésitait pas à en prendre certains, très peu profonds, puisqu'il n'y avait aucun risque, comme aujourd'hui, de casser une hélice ! Mais le fond des pirogues s'usait rapidement en frottant sur les roches, surtout quand elles étaient trainées à terre. Toujours d'après Bertin Migue, on suivait de plus près les berges, et certains chenaux latéraux, appelés « bistouris », étaient nettoyés et utilisés dans certaines parties, le courant y étant moins fort. C'est d'ailleurs le vieux Saramaca Taki, frère aîné d'Assékendé (voir chapitre 3), qui lui indiqua les passages des différents rapides, en distinguant bien ceux qui convenaient au takari, et ceux qui convenaient au moteur, et cela en fonction du niveau du fleuve !

D'après Pierre et Françoise Grenand, c'est en 1947 que le premier moteur pour pirogue fut utilisé en Guyane, par Hureau, au cours d'une mission remontant l'Oyapock. Deux ans plus tard, c'était pour remonter le Maroni. Les administrations gouvernementales, comme le Bureau Minier, ainsi que certains propriétaires importants, s'équipèrent alors rapidement de moteurs, mais la population locale n'en disposa que bien plus tard. La forme des pirogues fut alors modifiée par l'aménagement d'un tableau arrière, ou 'acaba', propre à la fixation du moteur. Mais des chaloupes à moteur à vapeur avaient été introduites dans certains estuaires, dès la fin du XIX^{ème} siècle. Avant l'avènement des pirogues à moteur la population de Régina ne remontait pas l'Approuague, se cantonnant dans l'estuaire pour y pêcher et chasser ; seules les personnes travaillant sur les placers s'aventurant au-dessus des premiers sauts.



Bertin Migue tenant une 'pagaie patron' longue de 2,30 m. Régina, octobre 2011.



Ancien chemin contournant le saut Pararé. On voit ici une portion où d'importants travaux de terrassement avaient été faits à flanc de colline. La photo a été prise juste après le nettoyage du sous-bois.

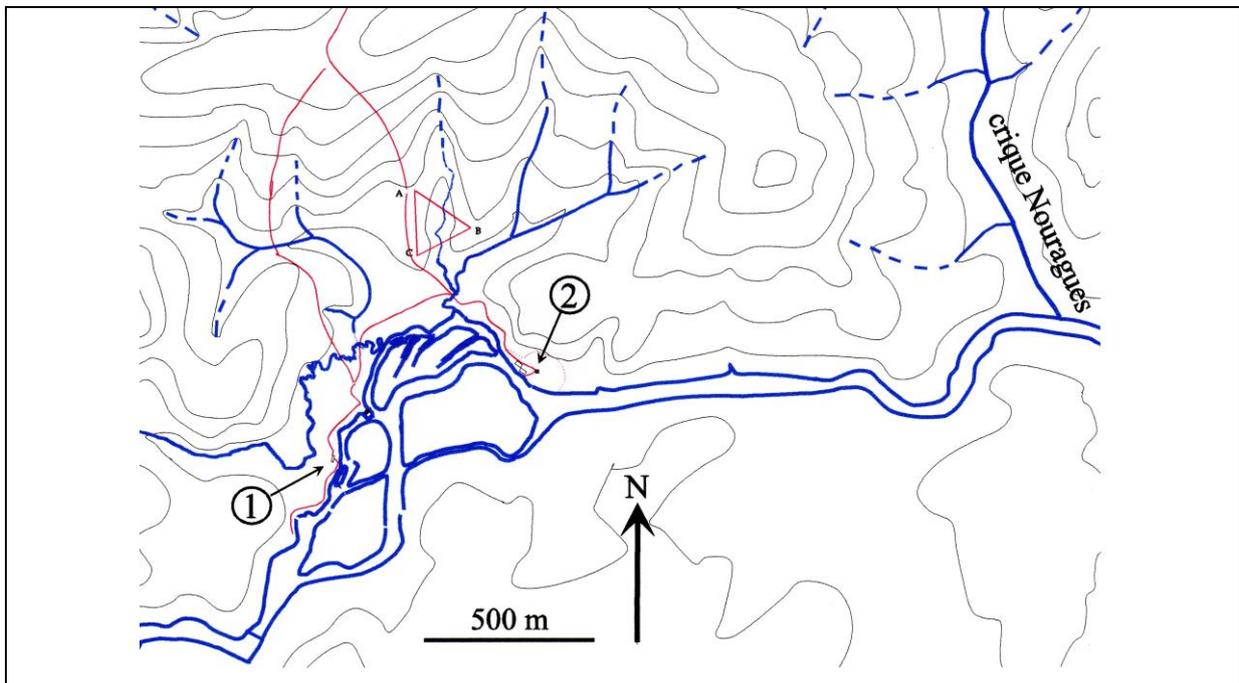


Objets retrouvés sur l'ancien camp, au pied du saut Pararé :

En haut à gauche, fléau d'une balance romaine

En haut à droite : fer à cheval ayant probablement appartenu à la mule

En bas à droite : encrier



Zone occupée par le camp « Pararé » de la Station Scientifique des Nouragues. (1) : ancien camp du Muséum ; (2) : actuel camp CNRS, situé sur l'ancien camp de transbordement des pirogues ; ABC : triangle COPAS ; en rouge, chemins divers. Les courbes de niveau sont tracées tous les 20 mètres, la plus basse, proche de la rivière Arataye, est à 40 m.

La faune forestière au cours des derniers siècles

L'installation de la station des Nouragues dans une zone inhabitée avait pour but essentiel d'y trouver une faune intacte, non perturbée par la chasse. En effet, les grandes espèces d'oiseaux et de mammifères sont quasiment absentes des lieux fréquentés ou dans les zones facilement accessibles ; mais qu'en était-il au cours des siècles passés ?

Il semblerait que, dès l'arrivée des européens, la chasse et l'utilisation des fusils se soient largement développées. Déjà, lors des premières tentatives de colonisation de l'île de Cayenne, les chroniques indiquent que les colons manquaient de viande et qu'ils comptaient largement sur les Indiens Galibis pour se ravitailler en gibier. Mais ils consommaient également de la viande séchée arrivant de France. Plus tard, l'élevage ayant toujours été rudimentaire et insuffisant pour satisfaire les besoins de la population de Cayenne, la chasse s'intensifia au fur et à mesure de l'étendue de la ville et des petites bourgades côtières. Par exemple, l'ouvrage satirique « *Atipa, Roman Guyanais* », publié en 1885, indique que, sur l'île de Cayenne, et au-delà de Matoury, les chasseurs pouvaient revenir bredouilles car toute la faune était tirée, jusqu'aux kikipis⁽²³⁾ ! En revanche, les « grands bois » étaient réputés giboyeux et il existe toujours un marché au gibier à Cayenne, à côté de la « crique », ravitaillé par des chasseurs professionnels. Beaucoup de monde venait s'y ravitailler autrefois, mais aujourd'hui il n'est plus que symbolique par rapport à la masse de gibier qui continue à être prélevé sur le pays.

L'intérieur de la Guyane étant autrefois beaucoup plus habité que de nos jours, il est vraisemblable que, en comparaison de ce que l'on peut observer actuellement dans les régions inhabitées, le gibier devait être plus rare à proximité immédiate des villages amérindiens, ou bien le long des voies de passage. Mais l'habitat étant dispersé et les communautés de petite taille, la pression de chasse devait être, globalement, négligeable par rapport à la surface du territoire. Tout au plus, les chasseurs devaient-ils être obligés de s'éloigner des villages et de parcourir de grandes distances. Pierre Grenand suppose que la dispersion de l'habitat était d'avantage liée à la nécessité de se procurer des protéines animales qu'à l'épuisement des terres agricoles. En 1674, le père Grillet relate que, en arrivant au premier village Nourague de la Comté, « *Ils firent tout ce qu'ils purent pour nous bien traiter ; mais leur chasse ayant été malheureuse, nous n'eûmes que de la cassave et un peu de viande dans un de nos repas, avec de grandes marques de leur bonne intention* »... et plus loin de poursuivre ... « *Ils ne boivent pas beaucoup, mais ils sont grands mangeurs ; et pour avoir de quoi, ils s'exercent toujours à la chasse où à la pêche, sans se mettre en peine de la fatigue* ».

Il ne faut pas pour autant considérer que les alentours des villages sont systématiquement appauvris en gibier. Les anciens abattis créent des biotopes nouveaux où agoutis, tatous et biches abondent et, même si la chasse y est régulière, on y voit toujours ces quelques espèces en plus grand nombre que dans les zones de forêt primaire !

Il arrive que certains secteurs de la grande forêt, même éloignés de toute zone habitée, soient pauvres en gros gibier, comparativement à d'autres secteurs beaucoup plus giboyeux. Les raisons en sont obscures et pas forcément liées aux ressources trophiques. Par exemple, au moment de la mise en eau du barrage de Petit Saut, des îlots artificiels se sont formés et la faune locale qui s'y était trouvée prisonnière fut suivie. Les populations de singes sakis et, dans une moindre mesure, celle de singes hurleurs, s'y développèrent, multipliant leurs effectifs d'un facteur supérieur à 10, sans que l'on en comprenne les raisons !

(23) *Pitangus sulphuratus* (Tyranidae) oiseau commun dans les jardins et les friches

Dans certains cas, il est possible que, localement, des épidémies éradiquent certaines espèces comme cela a pu être récemment démontré pour les gorilles d'Afrique centrale quand ils sont atteints par le virus Ebola. En Guyane, les chroniques rapportent des faits analogues, l'une pour les singes hurleurs, l'autre pour les tapirs :

Après l'expédition menée jusqu'à l'inselberg des Nouragues, en 1694, La Touche Mailtry rapporte : « (Le pays qu'il a traversé) est " remplye de gibier dont nous avons toujours eu une grande abondance. Les Indiens Nouragues rapportent qu'il y a environ deux mois que les singes rouges (= singes hurleurs) tomboient par centaines des arbres, tous morts, et prétendent que se soit la maladie que nous appellons peste ». Rappelons que les analyses sanguines des hurleurs capturés à Petit-Saut révélaient la présence d'anticorps de la fièvre jaune chez de nombreux individus.

Dans son livre « **Mémoire sur la Guyane Française** », publié en 1824, J. A. A. Noyer relate : « On connaît d'ailleurs et on a décrit tous les quadrupèdes de la Guyane ; nous devons parler ici d'une épizootie, qui a eu lieu dans toute la Guyane, sur les Maïpouris (= tapirs). Il y a environ sept à huit ans, on en rencontrait des cadavres et des squelettes dans tous les bois, et bientôt on n'en vit plus de vivants. Depuis environs deux ou trois ans, on a commencé à en découvrir des traces ; et à en voir même quelques-uns ; mais ils ne sont pas encore multipliés pour que les chasseurs trouvent l'occasion d'en tuer ». Le manuscrit fut envoyé à l'éditeur en 1819, ce qui devrait situer ces événements, vraisemblablement entre les années 1810 et 1815. Dans « *L'art de vérifier les dates* », publié en 1834, le Marquis de Fortiat écrit « vers l'année 1812, ces animaux périrent presque tous d'une épizootie. On rencontra leurs squelettes partout dans les bois ».